

Mars 1941
MONTREAL

Relations

LE ROCHER DANS LA TEMPÊTE

Joseph LEDIT

LA MAISON QUI VIT

Rina LASNIER

LITURGIE, FONCTION SOCIALE

Alfred BERNIER

TUBERCULOSE ET TAUDIS

J.-A. VIDAL

ÉDUCATION ET SOCIÉTÉ DE DEMAIN

Jacques COUSINEAU

S O M M A I R E

Éditoriaux 57

UN PEUPLE À GENOUX — L'APPEL DE LA CHARITÉ
— LA REVUE DU BARREAU — ÉPARGNE —
AUTOUR D'UNE LOI NOUVELLE — LE JOUR DU
SEIGNEUR.

Articles

- LITURGIE,
FONCTION SOCIALE . . . Alfred BERNIER 60
LA MAISON QUI VIT . . . Rina LASNIER 62
ÉDUCATION ET SOCIÉTÉ
DE DEMAIN . . . Jacques COUSINEAU 64
TUBERCULOSE
ET TAUDIS . . . J.-A. VIDAL 67

Correspondance 68

Commentaires 70

Le corporatisme en marche au Québec —
Pertes catholiques aux États-Unis — Un
Conseil supérieur de l'Enseignement tech-
nique — Service d'Urbanisme à Montréal
— Le mouvement démographique aux
États-Unis — L'alcoolisme, tare de notre
vie nationale.

Chroniques

- LE ROCHER
DANS LA TEMPÊTE. . . . Joseph LEDIT 72
ENFANTS ET LIVRES . . . Jean-Paul LABELLE 74
ACADIE 1940 Antoine BERNARD 76
FRIANDISES
MUSICALES Jean VALLERAND 77
LA PRIÈRE
EST UNE FORCE Reader's Digest 78
HORIZON INTERNATIONAL 79
Cité du Vatican — Mexique — France —
Angleterre — Allemagne — URSS.

Livres récents 82

- Le saint Baptême* Louis CHAGNON
Kindly Light Roderick McKENZIE
Comment préparer son Mariage? . J. COUSINEAU
Le Crépuscule de la Civilisation . J. COUSINEAU
Défense de l'Amérique Joseph LEDIT
Crédits et Recouvrements Émile BOUVIER
Histoire de la province de Québec . Charles DUBÉ
Dossier sur le Pacte fédératif . . . Wilfrid GARIÉPY

NOS COLLABORATEURS

Le P. Alfred BERNIER, S.J., docteur en Musique sacrée de l'Institut pontifical de Rome, enseigne la liturgie au scolasticat de l'Immaculée-Conception. — La poésie canadienne vient d'acquiescer avec *Images et Proses* de Mlle Rina LASNIER un accent inconnu jusqu'ici. — Le P. Jacques COUSINEAU, S.J., introduit une série d'articles sur l'éducation, du point de vue sociologique qui est le sien. — Chef de Service à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Cartierville, professeur agrégé à l'Université de Montréal et professeur de phthisiologie à l'École d'Hygiène sociale, le docteur J.-A. VIDAL est une autorité reconnue en matière de tuberculose. — Les contacts nombreux maintenus au long de ses quatorze ans de séjour à Rome ont familiarisé le P. Joseph LEDIT, S.J., avec l'atmosphère de la Ville éternelle. — Divers problèmes de puériculture, entre autres celui des lectures chez les jeunes, intéressent le P. Jean-Paul LABELLE, S.J., depuis son stage d'enseignement au Collège Saint-Ignace de Montréal. — Le F. Antoine BERNARD, C.S.V., licencié ès Lettres de l'Institut catholique de Paris et docteur ès Lettres de l'Université de Montréal, est professeur titulaire d'histoire de l'Acadie en cette dernière institution. — M. Jean VALLERAND se meut à l'aise en son domaine propre qui est la Musique.

RELATIONS

REVUE DU MOIS

Directeur: Jean-d'Auteuil RICHARD
Rédacteurs: Joseph-Papin ARCHAMBAULT
Joseph-H. LEDIT, Jacques COUSINEAU
Administrateur: Albert BELLEMARE

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$2.00 par année

A l'étranger: \$2.50. Pour les étudiants: \$1.50

L'abonnement commence en
janvier, avril, juillet et octobre

Publiée par
L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Centre de documentation, d'information et d'action sociale,
sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

Directeur: Joseph-Papin ARCHAMBAULT

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, rue Rachel est - Tél.: FR. 1189
MONTRÉAL CANADA

Relations

1ère année, No 3

Ecole Sociale Populaire, Montréal

Mars 1941

É D I T O R I A U X

Un peuple à genoux

QUAND sir Eugène Fiset demanda à Son Éminence le cardinal Villeneuve d'organiser la Messe solennelle du 9 février, il ne fit que remplir son devoir d'homme d'État chrétien. Dieu n'a pas seulement droit au culte que lui rendent les individus; Il veut être honoré par les nations. Trop de pays ont oublié cette vérité élémentaire, mais pas le Québec catholique. Sachant que son pays était en danger, le Lieutenant-gouverneur de la Province voulut que tout le Québec, officiellement, implorât le secours divin. Aussi, le 9 février, toutes les autorités du pays, religieuses, civiles et militaires, prirent part, en leur nom individuel et au nom de tous leurs concitoyens, à cette liturgie solennelle. C'est au nom de tous, aussi, que l'hon. Ernest Lapointe récita la prière composée par Son Éminence le Cardinal. Ceux qui assistèrent à la messe de Notre-Dame garderont le souvenir d'une vision sublime: tout un peuple à genoux devant Dieu. En ce jour, le Québec donna au monde entier une fière leçon d'humilité chrétienne.

Le Cardinal sut traduire en langage humain l'émouvante splendeur de cette cérémonie. Il encouragea les humbles à la prière et au sacrifice. Aux soldats canadiens qui risquent leur vie sur les champs de bataille, sur la mer et dans le ciel, il donna les plus beaux motifs d'héroïsme. Qu'ils emportent avec eux le message de leur Cardinal; ils comprendront mieux la tâche que le pays leur a confiée; ils sauront *pourquoi* ils doivent lutter et s'immoler jusqu'au bout, et leur sacrifice en vaudra la peine. La dernière partie de l'allocution s'adresse à tous: aux chefs d'État, aux classes dirigeantes, aux plus petits citoyens. Il faudra, après la guerre, lutter contre les abus qui ont corrompu notre société par l'inobservance des lois divines.

« Nous avons confiance, nous aussi, que ces principes seront acceptés par les gouvernants et les hommes d'État dans tout le Commonwealth des nations britanniques et reçus comme une base

solide sur laquelle une paix durable pourra s'édifier. »

Cette parole du Cardinal n'est pas seulement une exhortation; elle contient l'avertissement que le chef spirituel de la nation devait donner au pays. Dieu ne bénira pas nos efforts de guerre si nous ne sommes pas tous résolus à édifier une paix chrétienne dans des nations chrétiennes.

L'appel de la charité

DU 10 AU 19 MARS, la Fédération des Œuvres de charité canadiennes-françaises de Montréal fera appel pour la septième année, à la charité ... pour la charité. Journées pleines d'angoisses et d'espoirs, pour les organisateurs et organisatrices au dévouement inlassable, pour les protégés innombrables de la Fédération, pour toute la population de Montréal qui connaît ou soupçonne au moins cette misère physique et morale chez elle ... et qui doit être soulagée.

Journées d'angoisses en effet. L'année qui vient de s'écouler n'a-t-elle pas été un appel ininterrompu à la charité pour des œuvres toutes plus importantes les unes que les autres, œuvres de paix, œuvres de guerre, en faveur des jeunes, des vieux, des pauvres et des malades, de tous les déshérités de la vie ... On songe avec effroi aux répercussions sans fin sur chacune des œuvres fédérées et sur chacun de ceux qu'elles protègent d'une diminution des fruits de la campagne.

Mais les espoirs sont encore plus grands que les craintes, car la charité, nous dit saint Paul, est plus forte que tout: *Caritas omnia vincit*. Elle vaincra les égoïsmes, les insouciances, les impossibilités trop facilement déclarées; elle inspirera les générosités et les largesses des humbles bourses comme des portefeuilles bien garnis. Montréal maintiendra cette année encore la réputation de sa générosité toujours en éveil et, malgré la guerre, à cause même de la guerre, assurera une nouvelle victoire de la charité chrétienne.

La Revue du Barreau

LA NAISSANCE ou la mort d'un périodique peut être un fait divers à peine digne de mention ou constituer un événement dans la vie d'un peuple.

Dans cette deuxième catégorie, se rangent la disparition en 1939 de *La Revue du Droit* et la naissance en janvier 1941 de *La Revue du Barreau de la Province de Québec*. L'Ordre des avocats de la Province vient de combler le vide inquiétant creusé dans la vie culturelle et professionnelle du Canada français par la disparition du périodique que dirigèrent pendant 17 ans avec tant de dévouement et d'intelligence Me Eusèbe Belleau d'abord, puis Me Léo Pelland. Le haut patronage sous lequel la nouvelle revue commence sa carrière devrait lui assurer succès et longue vie.

La chose est d'importance. Dans un monde où la violence étouffe de plus en plus les voix humaines, le Droit, symbole et défenseur naturel de la justice, demeure un des principaux remparts des libertés essentielles. Rien ne pourra autant aider le Droit à jouer son rôle dans la Cité qu'une revue à la fois doctrinale et pratique.

Outre les services indispensables qu'une telle publication rendra aux avocats d'une province où l'étude et la pratique du Droit deviennent singulièrement compliquées, elle pourra par ses travaux de doctrine orienter dans le sens d'une saine évolution notre société qui cherche un ordre nouveau.

L'article liminaire du premier numéro le reconnaît: « Le Droit d'un pays se forme, se développe; il change. Des idées doivent présider à son application, à ses modifications. Aux juristes revient la tâche d'y travailler ». Tâche lourde et pleine de responsabilités.

Le Canada français le sait d'expérience. Le particularisme de sa vie juridique a constitué une force appréciable dans sa lutte légendaire pour la survie française et catholique. Une haute autorité l'affirmait récemment à la radio: notre droit est un un des rares secteurs de notre vie nationale qui ait jusqu'ici victorieusement résisté aux influences quasi-irrésistibles de la civilisation américaine.

La nouvelle revue vient défendre le patrimoine juridique du Canada français. Les noms qui composent son bureau de direction sont un gage que la tradition juridique française se maintiendra au Québec dans toute sa vigueur, voire qu'elle s'enrichira par des contacts plus intimes avec la sociologie et la morale. Ce fut le mérite des remarquables équipes de juristes catholiques français, groupés soit à Lyon autour de la *Revue des Institutions*, soit à Nancy autour du *Droit social*, que de chercher à opérer la synthèse de leur discipline particulière avec la sociologie chrétienne et de travailler ainsi à l'élabora-

tion d'un monde meilleur dont Sa Sainteté Pie XI disait qu'il devait « se manifester par la création d'un ordre juridique et social » nouveau.

La Revue du Barreau de la Province de Québec ne pourrait s'assigner, à côté de fins immédiates et pratiques, de plus noble mission.

Épargne

UNE GRANDE CAMPAGNE de publicité bat son plein actuellement pour engager la population canadienne à souscrire généreusement aux certificats d'épargne de guerre.

Il s'agit de mettre à la disposition de notre gouvernement une source abondante de revenus, autre que celle de l'impôt, pour l'aider à poursuivre l'effort de guerre de la nation. L'argent, comme jamais, est le nerf de la guerre: on peut en vérité parler de la *valeur militaire* exceptionnelle de l'épargne nationale ainsi canalisée et utilisée.

Les sacrifices que s'imposeront les Canadiens pour répondre à l'invitation du gouvernement auront en même temps une haute portée sociale. Est-ce concevable que dans la triste conjoncture où nous vivons, « la société continue de s'amuser, de gaspiller, de se corrompre », malgré les tristes expériences de la dernière guerre? Cette prospérité factice dont on ne sait profiter que pour jouir, nous conduira-t-elle encore à des lendemains de misère? L'épargne pratiquée par choix constitue une bienfaisante *auto-discipline* dont on ne saurait exagérer l'importance pour l'individu d'abord, pour sa famille et pour la société elle-même. L'épargne a été le secret de l'étonnante endurance, morale et matérielle, de certains peuples à travers les plus grandes calamités. Une pareille vigueur ne serait vraiment pas de trop pour le peuple canadien-français par les temps qui courent.

Avec l'élévation de pensée qui caractérise ses déclarations, S. Em. le cardinal Villeneuve allait plus loin dans un communiqué récent et dégagait la *valeur chrétienne* et surnaturelle de l'économie qui peut devenir, selon la valeur des motifs qui l'inspirent, une expression méritoire de la vertu de tempérance.

Tel est le sens profond et la portée lointaine de l'épargne de guerre, selon l'esprit dans lequel chacun la pratique.

Autour d'une Loi nouvelle

QUAND NOUS PARAÎTRONS, une loi aura sans doute rendu obligatoire dans la province de Québec le traitement des maladies vénériennes. Voilà la réponse officielle, positive, à un appel scienti-

fique autorisé. C'est un point de départ sérieux pour mener une lutte victorieuse contre le fléau vénérien. Reste à faire, par une propagande appropriée, le principal: l'éducation du peuple, premier bénéficiaire de cette loi, car on ne saurait réduire la lutte antivénérienne à une série de piqûres légalement imposées.

Cette propagande populaire devrait se faire différemment selon qu'elle s'adresse directement aux contaminés eux-mêmes et à leur entourage, ou simplement à la population encore saine qu'il faut préserver du mal. Dans le premier cas, on fait connaître la loi; on montre l'accès facile des dispensaires, les espoirs de guérison et de réhabilitation, les dangers de laisser la maladie suivre son cours; on prévient, auprès de l'entourage, les inquiétudes excessives qui font voir de la contagion partout.

Dans le second cas, le procédé devrait être bien différent. Sans négliger de faire connaître les données exactes de la science, on mettra l'accent sur la gravité du mal, sur les nécessaires précautions hygiéniques et morales auxquelles chacun doit s'astreindre, sur les répercussions de la maladie, dû le patient en guérir assez rapidement lui-même, sur l'individu, la famille et la société.

Ainsi du point de vue familial, que de scènes pénibles dont on peut faire deviner l'existence, et prévenir la multiplication. Les soupçons, les difficultés avant et après l'aveu fatal de son mal par l'un des conjoints. L'intimité conjugale sérieusement compromise, parfois ruinée par cette continence rigoureuse imposée au nom de l'hygiène. Cette réserve subite d'un père vis-à-vis de ses enfants; ces précautions hygiéniques suspectes qui éveillent l'attention des plus grands. A moins que ce ne soit le mal introduit et installé au foyer par ceux qui, par-dessus leur conscience et les avis du médecin, vont droit à la contagion directe de leur épouse ou de leurs enfants.

Il n'est pas jusqu'à l'argument économique qui ne puisse être judicieusement utilisé. Il en coûte cher à l'individu qui peut payer, de se débarrasser de la syphilis; il en coûte plus cher encore à la société. On écrivait ici-même le mois dernier que les frais du traitement gratuit des maladies vénériennes s'élevaient — dans Montréal seulement — à \$355,000. par année. Que sera-ce quand tous les contaminés, au lieu de 10% seulement comme aujourd'hui, se soumettront au traitement!

Si, pour compléter l'information des autorités gouvernementales et donner plus d'ampleur à l'éducation populaire, on veut étudier les causes profondes de la dissémination syphilitique dans les classes pauvres surtout, on indiquera l'alcoolisme, la débauche, la misère, la promiscuité des logements insalubres, le désœuvrement, le mariage forcément retardé pour cause de chômage, la baisse de la moralité

publique... La campagne antivénérienne ne doit ignorer aucun de ces facteurs, si elle veut vraiment compléter l'œuvre d'assainissement commencée par le traitement obligatoire des syphilitiques.

Le jour du Seigneur

DU 30 MARS AU 5 AVRIL, ce sera la Semaine du Dimanche. Toute une semaine d'enseignement organisée par la Ligue du Dimanche avec des articles dans les revues et journaux, des prédications dans les églises, des causeries, des conférences. Toute une semaine de sérieuses réflexions, d'examens de conscience faits par les chrétiens sur leur manière d'observer le précepte du Seigneur: « Les dimanches tu sanctifieras en servant Dieu dévotement ». Voilà ce qu'est la Semaine du Dimanche.

Et ce n'est pas trop d'une semaine pour en parler, pour y réfléchir. Notre dimanche chrétien et catholique, « le Jour du Seigneur », est sérieusement menacé.

Une enquête faite l'an dernier a révélé que dans la plupart des paroisses d'une grande ville de la Province, au moins 10% de la population en âge d'y aller ne va pas à la messe. Récemment deux enquêteurs montréalais, un dimanche après-midi, ont visité huit restaurants et grills, pris au hasard. Ils ont pu s'édifier sur la façon dont y sanctifiait le dimanche. RELATIONS de janvier a cité le texte de leur rapport. Une autre ville de la province, jusqu'à ces derniers temps, était envahie chaque dimanche par une moyenne de dix mille visiteurs. Il y avait là hôtels et restaurants avec salles à dîner pouvant recevoir jusqu'à deux et trois mille convives. Il s'y faisait une consommation-record de bière et de boisson. Les voyageurs qui parcourent la province sont unanimes à constater que les hôtels dans les campagnes sont envahis le dimanche par jeunes gens et jeunes filles qui ne vont pas là pour y dire leur chapelet...

Qu'une fois tous les 25 ans, au retour périodique des guerres mondiales modernes, tout un peuple, avec ses chefs civils en tête, un dimanche, lève les bras au ciel pour demander à un Dieu justement irrité de lui pardonner ses iniquités et de lui donner la victoire, c'est très bien et c'est beau. Mais que ce même peuple, sans que les autorités civiles s'en émeuvent, prostitue « le Jour du Seigneur » par ses beuveries, son commerce et son travail, c'est moins bien et c'est moins beau! Et ça revient plus souvent.

La préservation de notre dimanche chrétien: voilà une bataille à gagner sur le front de l'intérieur, et d'abord une bataille qu'il faut loyalement engager.

L'Écriture donne quelque part cet avertissement: « Dieu n'aime pas qu'on se moque de Lui ».

LITURGIE, FONCTION SOCIALE

Alfred BERNIER, S.J.

L'HOMME n'est pas un mystère pour son Créateur. Dieu connaît l'incapacité foncière de sa créature de choix d'atteindre seule ses fins. Aussi, a-t-il infusé à l'homme, en le créant, une tendance naturelle de s'unir aux autres, afin de poursuivre ensemble des buts communs.

■ Ce besoin d'une commune conspiration au bien de tous, essentielle à la fécondité des œuvres comme à notre propre survie, nous l'éprouvons tous les jours. Vérité que l'enfant pratique spontanément : toujours il recherche la compagnie, ne serait-ce que pour accroître l'intérêt de ses jeux. L'enfant sait que la société est un fait de nature. Point n'est besoin de chercher ailleurs l'origine de la société. Elle est née avec l'homme, que définit Aristote « un animal sociable ».

La science comparée des religions prouverait à elle seule la sociabilité humaine. Car une religion proprement dite est un fait social. N'est-ce pas le rôle de toute religion d'unir les hommes dans un hommage commun rendu à l'Être suprême ? Et comme toutes les religions s'expriment dans un culte, le culte se doit d'être social.

Ainsi, la liturgie de la vraie religion est-elle éminemment sociale. Sociale, parce qu'elle s'exerce *par* ou *pour* toute la communauté chrétienne. Sans doute, le Christ, seul Pontife, seul Prêtre de la nouvelle Alliance, seul Médiateur entre Dieu et les hommes, est également le seul préposé à la fonction liturgique. Mais, puisqu'Il a voulu ne pas prolonger sur terre sa présence visible, Il a eu besoin de coadjuteurs, de successeurs.

Voilà pourquoi il a doté son Église, société visible et parfaite, d'un triple pouvoir, celui de conduire cette société (juridiction), celui d'instruire les hommes (magistère), celui d'administrer les sacrements (ordre). C'est par ce dernier pouvoir que la hiérarchie, les chefs de l'Église, s'emploieront à organiser et à préciser, en ses détails secondaires, le culte divin spécifiquement constitué par le Christ dans ses éléments essentiels. C'est par le pouvoir d'ordre que s'exerce la Liturgie dont la double mission est de glorifier Dieu et de sanctifier les âmes.

On a défini la Liturgie de diverses manières. Les uns n'y ont vu que la partie sensible et décorative, purement cérémonielle, qui entoure le culte catholique. D'autres ne considèrent que les rubriques, les lois qui régissent l'exécution des rites ou cérémonies. Ces définitions enlèvent à l'idée liturgique ses traits essentiels.

La Liturgie est le *culte public et officiel* que l'Église rend à Dieu. C'est « l'exercice extérieur et collectif de la vertu de religion, pratiqué par les membres de la société ecclésiastique sous la présidence d'un représentant de la hiérarchie, qui opère en vertu de la mission sacerdotale dont il est revêtu et selon les normes d'une discipline organisée d'avance par Jésus-Christ ou par ses représentants ».

Définition un peu longue, mais qui met en relief la fonction sociale de la Liturgie : culte *collectif* : l'individu n'est pas en cause, sauf comme partie intégrante de la grande collectivité chrétienne qui rend à Dieu son hommage ; culte *public* : la prière privée ou purement intérieure ou qui n'est pas faite au nom de l'Église est exclue du concept du culte ; culte *officiel* : l'hommage rendu à Dieu en dehors des personnes légitimement députées n'est pas liturgique au sens véritable. Groupement de personnes, symbole extérieur, hiérarchie : trois caractéristiques qui appellent l'idée sociale.

Ce culte rendu à Dieu n'est autre, selon saint Thomas, que l'honneur et la soumission manifestés à Dieu à cause de son excellence propre. Il se compose surtout de la Messe, des Sacrements, des Sacramentaux, des prières, chants et lectures de l'Office canonique. Sont donc exclues de ce culte public et officiel, et partant de la Liturgie proprement dite, les prières privées, quelle que soit leur valeur sanctifiante, toutes les dévotions qui n'ont pas l'approbation officielle de l'Église ou qui n'ont pas une place officielle dans le culte public.

L'étymologie même du mot *liturgie* en marque bien le caractère social : les mots grecs *leitōn ergon* signifient fonction, ministère public. Le mot *liturgie* s'employait chez les Grecs anciens avec la même idée de participation collective et hiérarchique. Se charger d'une *liturgie*, c'était se charger d'un service public, dont les citoyens prenaient la charge de gré ou de force, et à leurs frais, pour l'armée, la marine, les jeux, les représentations dramatiques, les danses ou même pour les solennités des fêtes religieuses. Aujourd'hui, ces liturgies civiles ou militaires n'existent plus. Notons, en passant, que dans l'Ancien et le Nouveau Testament la liturgie est un office religieux, rempli par les prêtres ou les lévites dans le temple, et surtout dans le sacrifice. Dans les églises orientales, le mot *liturgie* est réservé exclusivement à la Messe elle-même. La constatation à signaler, c'est que partout et toujours, dans l'étymologie du mot ou dans l'histoire de la chose, l'on rencontre ce triple élément social : un rite extérieur et visible, une hiérarchie, une communauté.

Sous l'effet de déplorables défections, du malheur des temps, des fausses mystiques du jansénisme, du quietisme et surtout du protestantisme, le sens liturgique chez le peuple fidèle s'est égaré. La décadence de l'esprit paroissial et liturgique, l'oubli de la notion sociale de la Liturgie ne furent que la conséquence logique du principe premier du protestantisme: aller à Dieu sans intermédiaire. Du coup, la hiérarchie est supprimée ou paralysée dans son action; l'individu s'arroge la fonction de la communauté; la prière publique n'est plus la base essentielle des rapports officiels entre Dieu et l'homme.

Dès lors, les guerres de religion pourront détruire les églises, ces « maisons de liturgie »; les églises elles-mêmes, se dépouiller de tout ce qui exprimait un symbole social; les orgues, cette voix une et multiple comme la voix de la communauté, se taire; les arts, ne plus traduire de leur façon discrète la collaboration de tous à la prière de tous.

La Messe et le sacrifice qu'elle contient, la Communion, le Baptême, la Pénitence, le Notre Père, le Bréviaire, le chant se sont vidés de leur sens plein. Des notions étrangères se sont infiltrées dans la vie liturgique. L'âme collective s'étiole, la vitalité chrétienne est diminuée. C'est la mystique individuelle.

La vérité est ailleurs. C'est l'œuvre du renouveau liturgique, commencé avec la fin du siècle dernier, d'avoir redonné à la Liturgie son vrai visage, son sens pleinement social. La Liturgie est une œuvre de solidarité sociale, la solidarité de vingt siècles d'un même culte qui incorpore non pas seulement les membres de l'Église présente, mais tous les hommes de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les conditions, qui incorpore le monde passé, présent et futur. La Liturgie n'est pas l'œuvre d'un seul, mais de toute la collectivité. C'est elle qui, depuis le Christ, le premier-né entre les hommes, organise les relations officielles entre Dieu et l'homme. C'est par la Liturgie, par l'ensemble de ses rites, que s'expriment et se réalisent les rapports de l'homme à Dieu et de Dieu à l'homme.

Pas l'homme qui dit *je*, mais *nous* (sauf quand l'action liturgique exige expressément le singulier). Pas l'homme qui passe, mais l'homme qui mourra avec le dernier humain. Collectivité, universalité, unité sociale, — c'est toute l'Église. C'est toute la religion nouvelle qui se distingue par l'économie nouvelle des rapports de l'homme à Dieu.

Sous l'Ancienne Loi, Dieu n'était pas un Père commun. C'était le Dieu fort, le Seigneur, le Maître. Un Maître sans intimité. La Loi de grâce a créé cette merveille: le Corps mystique du Christ. Le Christ, Fils du Père, frère de tous les hommes. Le Christ vivant en nous. La vie du Christ, donc la nôtre.

L'incorporation au Christ, à son Corps. Une même vie, la vie divine animant le Christ total.

Ce dogme, qui est la racine profonde de l'aspect social de la liturgie, éclatera d'une beauté et d'une splendeur fulgurante dans le Sacrifice de la Messe et dans la sainte Communion qui consomme l'union à Dieu.

La sainte Liturgie n'est rien moins. Elle est une tranche de vie divine. Elle rassemble dans le Christ les hommes dispersés, elle en fait une communion de pensées, de désirs, d'actions. Avec le Christ, dans le Christ, par le Christ s'élèvent de la communauté chrétienne l'hommage et la soumission de tous les hommes. Un hommage et une soumission qui se traduisent depuis deux millénaires par les mêmes rites, les mêmes formules, les mêmes chants, un même culte, une même Liturgie. C'est le même sang, la même vie qui coule à travers les siècles.

« *Ut sint unum*, qu'ils soient un », disait Notre-Seigneur dans la prière sacerdotale. A la Liturgie il incombe de continuer cette prière et cette mission sacerdotale du Christ par l'union des cœurs et des corps dans le culte public rendu à la Divinité. Cette coalition des volontés dans le Christ et par le Christ sera la réalisation parfaite du commentaire de saint Jean: « Notre société est avec le Père et son Fils ». C'est dans la prière sociale qu'on retrouvera l'âme de la vie sociale.

Cette coordination des activités surnaturelles, cette cohésion des buts communs coûtera des sacrifices personnels. L'humilité et la charité, conditions premières de toute vie sociale, feront s'effacer l'individu dans le tout et pour le bien de l'ensemble. La communauté religieuse exige encore le dévouement, la collaboration positive. La prière sociale — tous pour tous — sera large. Elle sera le levier des œuvres sociales. Apostolat et vie intérieure doivent s'entraider. L'amour de Dieu et l'amour du prochain ne font qu'un. Si tu m'aimes, fais du bien à mon Corps mystique: c'est l'invitation discrète de Notre-Seigneur à chacun de nous, membre de ce corps mystique.

S'unir à la grande prière commune de la collectivité chrétienne, s'imprégner de la vie liturgique de l'Église, s'affectionner aux fonctions liturgiques par l'intelligence des formules et des rites; consolider les assises de la vie et de l'esprit paroissial, puiser dans cet aspect social de la liturgie le principe de notre action catholique, s'employer à l'efflorescence continue du corps mystique du Christ, c'est réaliser d'un coup la double fin de toute existence humaine, la glorification de Dieu et la sanctification personnelle, c'est la rencontre et l'aboutissement normal des trois amours requis pour la vie éternelle: l'amour de Dieu, l'amour du prochain, l'amour de soi-même. C'est là toute la Loi.

LA MAISON QUI VIT

Rina LASNIER

TOUTES les maisons serrées entre d'autres maisons, les tristes maisons des villes qu'effleurent à peine les dons distincts des saisons et les jeux de la lumière, sont des maisons mortes.

Les maisons envahies par les bruits de la rue, les maisons sourdes au frisselis des feuilles, aux envolées des oiseaux sont des maisons mortes.

Les maisons en série, les maisons des villes ressemblent à une foule. Entassement de toits, fouillis de portes et d'escaliers, pas de légendes, pas de grenier, pas de chansons, pas de silence!

C'est dans ces coquilles closes, que ne viendra jamais emplir et remuer doucement la grande vague de la vie minuscule des plantes et de la vie profuse des animaux, qu'on demande à l'enfance de s'épanouir. C'est dans ces abris, dont souvent pas une fenêtre n'ouvre sur une cime verte ou sur un jardin, qu'on demande à l'enfance de reconnaître la beauté jusque dans le brin d'herbe...

Comme tant d'enfants secrètement avides de soleil et d'horizons qui bougent, j'habitais une de ces maisons mortes.

Chaque fois que grand'mère venait nous visiter, elle ne manquait pas de dire à ma mère: « On étouffe ici ». Puis apprenant que la maladie menaçait ma santé une fois de plus, elle me regardait avec son bon sourire rose et sans laisser à ma mère le temps de réfléchir elle commandait: « Vite, fais ton paquet, je t'emmène; tu iras à l'école l'an prochain ».

D'abord j'hésitais, partagée entre le chagrin de quitter ma sœur, ma seule compagne, et l'allégresse de partir à l'aventure. Je cachais soigneusement ces diverses réactions et quand ma mère commençait à rassembler mes nippes, très sage, je passais ma jolie robe de la messe dominicale.

Maman ajoutait toujours après les adieux et les recommandations: « Quand vous en serez fatiguée, renvoyez-la ».

Cette phrase m'humiliait, je me demandais si vraiment je pouvais embarrasser grand'mère.

Heureusement cette dernière répondait: « Ne t'inquiète pas, elle est très raisonnable, c'est comme un petit chat dans la maison, on ne l'entend pas ».

C'était juste. D'ailleurs l'enfance n'est-elle pas toute sagesse et toute souplesse? Elle voit les torts

des grandes personnes et ne les révèle pas. Elle se passe de tout ce qui lui est refusé sans se plaindre. Clairvoyante, elle évite de heurter sa faiblesse aux défauts de ceux qui la dirigent.

Livrée à elle-même, elle appelle à son secours le royaume qu'elle ne se lasse pas d'explorer, d'admirer, de conquérir, la nature!

Sans cesse à l'attention, elle décèle autour d'elle tout ce qui peut l'enchanter et la combler silencieusement.

Du plus loin que je voyais fleurir dans le pur espace des champs la grande maison blanche de mes ancêtres, je sentais que, tel un oiseau mal apprivoisé, j'avais gardé mes ailes sauvages et d'un seul élan de bonheur je reprenais possession de ma liberté.

Grand'mère ne l'entamait ni par des défenses, ni par des soins superflus, ni par des exigences à la fois tendres et tyranniques. Elle disait qu'il suffisait de me transplanter en plein terroir, de laisser l'air et le soleil me vivifier et me rendre forces et couleurs.

L'été, la maison, comme moi, mêlait à sa vie la plénitude de la saison. Comme une grève docile elle laissait déferler sur elle la chaude marée du soleil et les odeurs miellées du jardin.

Elle devenait comme l'écho de tous les bruits de l'extérieur et il fallait avoir vécu plusieurs années sous son toit pour discerner sa chanson à elle.

Quand l'hiver me confinait à la maison, quand la page verte de la terre enluminée d'or et de feu devenait une page blanche raturée d'arbres noirs; quand j'avais rempli mes yeux, ma tête d'images, de parfums, je me mettais alors à écouter vivre la maison. Je passais de longs après-midi à écouter gronder le poêle. D'un regard tranquille je suivais grand'mère occupée à peler des pommes dans la fenêtre. Je me demandais si elle réussirait à accomplir ce savoureux périple sans briser le ruban rouge de la pelure déroulée sous son pouce. Mais j'entendais surtout le feu pétiller, éclater brusquement sous les ronds. Parfois le vent venait jouer avec la flamme et l'inquiéter. Alors elle se cachait sous le bois puis resurgissait folle et crépitante.

J'écoutais longuement, j'écoutais les pas de grand'mère et si le sommeil me surprenait je rêvais que grand'maman portait des souliers de neige étoilée et qu'elle tentait de peler la lune.

Quand l'heure du repos venu elle ramenait son chignon sur le sommet de sa tête et que sa chevelure faisait songer à une fleur refermée, je regagnais ma chambre.

La première chose que la maison m'avait apprise la nuit, c'est que le silence n'existe pas. Seuls se taisaient les morts et les maisons mortes. Combien intensément vivait celle de mes grands-parents! Elle vivait par tous ces bruits qu'il fallait savoir reconnaître pour ne pas trembler de peur. Ainsi, quand le froid faisait geindre les murs et sauter la tête des clous, au lieu de m'apeurer je constatais que le gel faisait craquer la maison comme le feu faisait craquer le bois.

Qui frappe, qui veut entrer? Est-ce la lune affolée qui là-haut essaie de conduire le troupeau des étoiles à travers les nuages? Le vent joue donc avec les contrevents comme il joue avec la flamme...

Le vent éveillé de sons, de bruits, pourquoi sanglote-t-il autour de la maison? Quel message de nostalgie pousse-t-il sur la route? Cette fois la peur me gagne et je me couche au pied de mon lit pour avoir sur moi toute la lumière de la lune.

Quelle fée vient d'échapper son verre bleu, quel est ce bruit de verroterie? Ces notes de cristal mais c'est la musique des glaçons suspendus aux ajours de la galerie. Le doigt brutal du vent les a cassés un à un.

Ce grand effondrement sourd comme le roulement d'un torrent lointain, c'est la première fois que je l'entends... Je devine, c'est la neige que le toit incliné secoue et repousse.

Après toutes ces nuits d'hiver les arbres ont retiré leurs gants blancs et de leurs jeunes callosités ils égratignent doucement le visage de la maison pour l'avertir de se débarrasser de sa calotte feutrée, car l'allégresse des feuillages mouvants et caressants approche...

Qu'imaginer par une journée pluvieuse de mai?

Il pleure à toutes les vitres et si je poussais la porte je verrais bien que de longues barres de pluie me tiennent prisonnière.

SIGNES DES TEMPS

COURAGE DEVANT L'AVENIR

Pour comprendre son temps et vivre avec ferveur, il faut savoir regarder en face avec sympathie et sang-froid l'avenir qui vient. Dans les époques troublées ou fiévreuses, il est très difficile de ne pas se laisser aveugler par les passions que déchaîne un esprit de corps exaspéré, conscient ou inconscient. Il est malaisé aussi de ne pas glisser sur la pente des désespérances quand l'avenir n'inspire qu'appréhension et crainte. Aussi l'homme qui veut rester son maître et penser juste, en ces heures-là, doit-il rompre avec les foules moutonnières, qu'elles crient victoire ou qu'elles suent l'angoisse. Il doit, s'il le faut, savoir quitter sa maison, son métier, ses habitudes

Grimpons au grenier et cherchons... L'averse clapote, fait tinter ses bulles d'argent sur le toit comme un nouveau riche. Elle raconte son abondance à la maison et bavarde... Peu à peu elle baisse le ton, le dégoulinement prend une telle douceur que je me demande si grand'mère ne marche pas au-dessus de moi. La maison à force d'écouter les allées et venues de grand'mère, sait peut-être son pas, comme elle connaît la ronde des saisons?

Chaque fois que la haute demeure tressaille, soupire, bruit, c'est qu'elle apporte un mystérieux message de la terre ou du ciel. Pour le déchiffrer il faut s'être longtemps tu au creux de ses chambres. Il faut avoir veillé, la nuit, sans lampe et sans crainte. Alors on a compris son amour discret et tenace, ses luttes contre le vent, l'eau, le froid, le brouillard. On a compris qu'elle s'entourait d'espace pour capter de plus loin les signes du temps, pour contenir plus de soleil, plus d'air léger.

Les barbes des graminées tintent-elles en dansant sur l'azur? L'éteule vide et l'herbe tassée chantent-elles? La terre seule le sait pour avoir depuis toujours écouté...

Ainsi, je n'ai jamais douté de la vie de la maison de campagne pour avoir entendu tous les bruits familiers ou insolites. Je sais encore quand telle planche du parquet se mettra à craquer, comme je sais que le foin glissant sur le foin produisait le même bruissement que les jupons de taffetas de grand'mère.

La maison n'imposait silence à ses voix multiples que pour se recueillir avec nous. L'été quand le soleil décliné atténuait ses splendeurs derrière le sombre éventail du bois, quand agenouillés nous fermions nos paupières pour mieux ouvrir nos âmes; quand, la moisson rentrée, le Maître se penchait vers nous pour cueillir la moisson spirituelle que rien ne fanera, la maison, envahie par cette Présence et cette bénédiction venue de plus loin que les orages et les soleillées, la maison émue par cette surnaturelle beauté en elle épandue déroba à la nuit montante un grand pan d'ombre et se voila la face...

de vie, quitter jusqu'au sanctuaire de ses vénération, et se sentir capable de reconstruire ailleurs sa tente et autrement les cadences de ses jours. A ce prix seulement, il méritera la liberté et la vérité. Puisse-t-il le faire, non en jouant son personnage devant les autres ou devant soi, mais par une foi assurée en la valeur du monde qui se construit. Sinon, sa force deviendrait violence, et sa libération, évasion.

[A chacun de s'efforcer d'entrer dans ce dépouillement courageux où la vie se dégage de toute crainte parce qu'elle vogue aérienne au-dessus de toutes les contingences capables de briser sa forme d'aujourd'hui; où la vie dépasse toute espérance particulière parce qu'elle est Espérance.]

(La Communauté humaine)

Marcel LÉGAUT

ÉDUCATION ET SOCIÉTÉ DE DEMAIN

Jacques COUSINEAU, S.J.

D'UN point de vue sociologique, on peut, à la manière durkheimienne, définir l'éducation : l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'aptitudes physiques, intellectuelles et morales que réclament de lui et la société (temporelle et spirituelle) dans son ensemble, et le milieu spécial auquel il est particulièrement destiné. Il faut s'établir dans cette perspective centrale pour juger tout système d'enseignement, pour projeter une réforme d'ensemble.

En démocratie, une transformation éducative suppose d'abord que la cité la permette et la désire, parce que les chefs d'État reflètent l'opinion publique et que les autorités scolaires reçoivent une délégation, implicite ou explicite, de la part des familles ; l'école n'y saurait être que le fruit d'une collaboration entre la famille et l'État, et aussi l'Église pour tout ce qui regarde l'éducation morale. Orienter cette opinion et cette collaboration, voilà le rôle qu'à sa façon intuitive M. Wilbois assignait au sociologue. Dans cette fabrique d'hommes : l'école, le produit fini à livrer à la société est l'homme de demain qu'il faut « tout ensemble décider dans ce qu'il a d'irréductiblement nouveau et connaître dans ce qu'il a de fatalement déterminé », tâche qui d'une part ressortit à l'intuition qui ne s'apprend pas, et d'autre part à la sociologie positive, qui est une science tirée de l'observation.

Avant donc de poser dans son ensemble et ses aspects les plus importants le problème de l'enseignement au Canada français, il importe de savoir vers quel horizon notre peuple se dirige et dans quelle atmosphère il vivra.

L'orientation d'une société n'est pensable que si l'on tient compte du passé. Il faut plus d'un point pour déterminer la direction d'une ligne, surtout si la courbe en est compliquée ; de même l'étude du présent, point mathématique qui se déplace dans le temps, ne nous permet pas de nous représenter la trajectoire d'une institution. Cette observation s'applique particulièrement à l'homme d'aujourd'hui en qui prédomine l'homme d'hier. Parce qu'il est la partie inconsciente de nous-mêmes, nous ne le sentons pas, à moins que l'habitude d'analyser ses réflexes permette de saisir le jeu innombrable de ces déterminismes qui guident le sens de l'action humaine. Mais par contre nous avons un sentiment très vif des acquisitions plus récentes de la civilisation, parce que, non encore organisées dans l'inconscient, elles occupent le terrain de la conscience active. Cette différence entre l'impression psychologique

et la réalité ontologique conduit souvent à des erreurs d'orientation. Parce que la chimie-physique constitue la grande nouveauté du siècle, d'aucuns voient dans la science la base de toute culture. De là surgissent en pédagogie des conceptions fausses corrigées bientôt par d'autres réformateurs ravis dans la même contemplation de l'immédiat.

Ces préliminaires posés, regardons.

Nous assistons à la liquidation historique d'un monde, et l'issue de l'immense conflit actuel n'y changera rien.

Aux xve et xvie siècles, ce monde aujourd'hui à son déclin surgissait à la vie dans un vif élan de liberté. Dégagés de la contrainte féodale à l'aide des connivences royales, les gens des bourgs accédaient à la culture avant d'accéder peu à peu au pouvoir et d'installer au xixe siècle le capitalisme bourgeois par le règne de l'argent. La vague d'enthousiasme partie de l'Italie gagna la France de François Ier, comme l'Allemagne d'Érasme et l'Angleterre de Thomas More ; les chroniques du temps décrivent avec de tels accents cette complaisance universelle pour la splendeur de la forme que les historiens postérieurs de trois siècles parlèrent à ce propos de Renaissance de l'antiquité, oubliant la Renaissance autrement organique et profonde du xie siècle qui aboutit au xiii^e siècle des cathédrales et de la *Somme* et nous légua la structure définitive de l'enseignement dans la civilisation occidentale.

L'ère s'ouvrait au progrès avec le développement du commerce, la découverte de l'Amérique et la fondation des banques sur les ruines des Templiers. Mais individualiste par essence, elle naissait sous le signe d'une liberté qui se révélait hérétique dès son apparition, c'est-à-dire qu'elle introduisait le choix individuel dans l'organisme social. Chacun se fait dès lors une vérité qui sépare, isole, et affaiblit d'autant. « Rien ne jette plus la vérité dans l'ombre que l'autorité » disait Alberti. Aussi la clef de voûte disparue, le processus de désintégration devait s'accroître au cours des siècles.

Luther n'avait pas plus tôt émancipé le dogme de l'autorité de l'Église que la morale se détachait du dogme et s'engageait dans une évolution où elle s'évaporait, quand elle ne se confondait pas avec les règlements de police. Bientôt on sépara le droit, objet de contrainte sociale, de la morale, affaire de conscience ; le droit naturel, terrain d'accord sur lequel on crut pouvoir s'entendre en dehors des préoccupations métaphysiques, fut évacué peu à peu pour le droit positif : on ne croyait plus à l'homme. L'humanisme anthropocentrique conduisait là.

Toutes les sciences aspirèrent à pareille indépendance, puis chacune réclama de ses adeptes une attention séparée et prolongée; l'on vit des institutions où, selon le Recteur de *Fordham University*, « seul le professeur d'orthographe sait écrire correctement, tout en ignorant évidemment le sens des mots, sinon il empiéterait sur le domaine de son collègue ». L'aboutissement fut ce que de hautes autorités pédagogiques des États-Unis (Foerster, Hutchins, etc.) ne craignent pas d'appeler le chaos.

Cette atomisation progressive de la culture ne constitue qu'un phénomène isolé dans le divorce général des réalités qui caractérise l'époque. La vie privée divorce d'avec la vie politique et professionnelle; la morale régit l'une sans pénétrer les autres, et l'homme d'hier, ainsi compartimenté, manque de l'essentielle unité, celle de l'âme. L'élite divorce d'avec la masse qu'elle ne veut plus servir et dont elle étouffe périodiquement les révoltes; et la nation n'offre plus le spectacle d'une communauté populaire. Les institutions les plus sociales récusent leurs fins propres; le mariage devient un contrat de bonheur individuel qu'on peut résilier à volonté, le malthusianisme étouffe l'avenir dans le présent. Comme lien social, il ne reste que la peur organisée: la police constitue le ciment de la société libertaire.

Sur le plan politique, les nations se constituèrent, se fortifièrent les unes contre les autres. Dans l'Empire démembré par le travail de l'hérésie, les vouloir-vivre collectifs multiplièrent leurs mutuels antagonismes. De petits États, comme la Prusse et le Piémont, polarisèrent des énergies éparses autour d'eux et devinrent à leur tour des puissances avides. La lutte devint chronique. C'est que l'économie moderne, caractérisée par une concurrence dont la liberté ne connaît pas de limites, portait son fruit naturel, la concentration du pouvoir et des ressources aux mains d'une poignée d'hommes. Alors la course à la suprématie se déroule en trois temps (Pie XI):

« On combat d'abord pour la maîtrise économique; on se dispute ensuite le pouvoir politique, dont on exploitera les ressources et la puissance dans la lutte économique; le conflit se porte enfin sur le terrain international. » où l'on en vient bientôt aux armes.

Un mot résume la fin de cette époque: confusion.

Et la réaction s'amorça pénible, lente, gagnant en étendue et en profondeur à mesure que l'accélération de la décomposition sociale portait davantage préjudice aux masses humaines. Elle s'organisa d'abord sur le plan économique, parce que vivre reste l'essentielle donnée, première et dernière, où l'instinct joue directement. Vers le milieu du siècle dernier, les prolétaires mettant en commun leurs estomacs et leur pauvreté, fondèrent des coopératives de consommation et de crédit. Bientôt les syndicats d'ouvriers surgirent, encouragés par *Rerum Novarum*. Le socialisme gagna les faveurs populaires. On parla peu à peu d'organiser le chaos économique, de mettre

de l'ordre dans la confusion politico-sociale. Après la Grande Guerre et surtout après la crise de 1929, les groupes économiques se constituèrent, comme aux Accords d'Ottawa. Les Mages de la science économique à la *London School of Economics*, à l'*École des Sciences Politiques* de Paris et à la *Graduate School of Business Administration* de Harvard ne parlèrent plus du mécanisme auto-régulateur des lois naturelles, fondement du libéralisme manchestérien, mais bien de *planned economy*, d'organisation professionnelle et de *monopolistic competition*. C'est que les facteurs techniques dans la production industrielle ne jouent plus le rôle prépondérant; les problèmes économique-sociaux, comme celui des débouchés, de l'équilibre entre la consommation et la production, préoccupent autrement les chefs d'industrie. De là ces ententes entre producteurs nationaux ou internationaux, prodromes du mouvement corporatif. Les conventions collectives se généralisent en Angleterre, en France et aux États-Unis; le corporatisme s'établit, avec des nuances, en Italie, en Allemagne et au Portugal. Les catholiques sociaux de partout, et particulièrement ceux des démocraties, suivent les directives de *Quadragesimo anno* sur la restauration sociale par l'organisation professionnelle; les législations française et étatsunienne s'orientent dans le même sens. Des corporations se fondent ici et là sous l'œil encourageant de l'État.

Le pouvoir politique qui déjà gère beaucoup de services publics, tend, poussé par les foules impatientes de voir s'établir et s'orienter humainement l'organisation de la grande production, à réserver à la collectivité certains biens qui « viennent à conférer une puissance économique telle qu'elle ne peut, sans danger pour le bien public, être laissée entre les mains des personnes privées » (Pie XI). La socialisation nationale, provinciale ou municipale, avec toutes ses nuances, peut ne pas apporter que du bonheur à l'humanité, mais elle est comme une force de la nature: il n'y a qu'à la diriger vers ce but.

Pour comprendre cette convergence actuelle de la psychologie des masses, « il est un fait » à rappeler avec ce professeur d'anthropologie, « c'est que la civilisation capitaliste et libérale a atrophié chez les individus l'aptitude à sentir l'âme d'autrui et à vivre en étroite relation avec les états affectifs d'autrui » (de Greef). Voici que des événements à l'échelle surhumaine: Grande Guerre, voici que des inventions à répercussion mondiale: la radio, voici que des conducteurs de peuples vont libérer ces puissances engourdies du mysticisme collectif. L'ouvrier étatsunien quand il écoutait Roosevelt en janvier 1933 lui décrire ses mesures d'urgence sur les banques, le sujet britannique quand il écoute Churchill lui résumer vigoureusement la situation militaire, quand des centaines de millions de chrétiens et d'humains suivirent le couronnement de Pie XII

à Rome, tous ont l'impression de participer ensemble à un mouvement extraordinaire. Phénomène nouveau, capital. L'homme se sent frère.

C'est l'ère de l'organisation. Partout les cercles d'études abordent en commun les problèmes les plus variés. On travaille désormais par équipe sur tous les plans. Les valeurs communautaires du mariage sont mieux appréciées. La notion de communauté populaire se répand. Jamais la théologie catholique n'a tant parlé et écrit sur le Corps mystique du Christ, sur la fonction sociale de la Liturgie. On dirait que toute la pâte humaine lève d'un seul mouvement fraternel sous l'action du ferment de Dieu.

Le sens communautaire sera le trait caractéristique et premier de l'homme de demain; l'homme d'hier demeurera avec son culte personnaliste qui s'insèrera normalement et se développera à l'aise dans ce nouveau climat psychologique. Mais l'hérésie horizontale, qui consiste à séparer l'homme de l'homme, cette négation de la Charité, aura disparu. La *cité harmonieuse* pourra s'établir.

Et disparaîtra pareillement la seconde hérésie d'hier, la négation de l'Incarnation, l'hérésie verticale qui consiste à séparer dans l'homme l'esprit de son corps et de ses racines terrestres. Le goût du travail manuel sera le trait second mais substantiel de la société future.

Est-ce relent de paganisme, engouement pour le bien dire, impatience de la contrainte précise qu'impose le labeur des mains, complexe d'infériorité dans la civilisation des manipulations financières sur papier, jalousie à l'égard des fonctionnaires assurés de leur traitement et des gens de bureau qui gardent propreté et fraîcheur? Ou n'est-ce pas surtout qu'en régime capitaliste « la matière inerte sort ennoblie de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent » (Pie XI)? Toujours est-il que jeunes et vieux ont longtemps boudé le travail manuel et n'en voulurent pas pour eux et leur fils.

« Après la dernière guerre, avoue M. Knudsen, chef de la production étatsunienne de guerre, bien placé pour savoir, nos jeunes gens semblèrent croire avilissant le labeur des mains. Plusieurs fréquentèrent le *collège* qui auraient profité davantage de l'atelier. Il en résulta un certain amollissement dans toute la nation. »

On aspirait à « monter dans l'échelle sociale ». Je me rappelle à ce propos la leçon chrétienne que nous donna, à un confrère des États-Unis et à moi, un jeune chef ouvrier de la France catholique, cultivé, ouvert, familier avec les questions courantes de littérature, d'économie et de politique. Mon confrère en arriva à lui demander pourquoi il restait ouvrier et n'améliorait pas sa situation. « Mais je suis ouvrier. Voilà ce que je veux être. C'est ma vocation ».

Réponse chrétienne, s'il en fut. Ce jeune demeurait parmi les siens, malgré ses études, chef avec ses troupes pour les servir. Et je pensais aux déracinés

de nos collègues classiques et surtout commerciaux, à tant de vocations techniques détournées.

Mais les dures réalités ont disposé de la mentalité méprisante à l'égard des ouvriers manuels: on ne gagne pas la guerre avec des opérations de crédit.

« Je ne vois rien de dégradant dans le travail manuel, continue M. Knudsen. Il nous apprend à penser et à améliorer nos méthodes. Quelques-unes des plus grandes découvertes dans les arts mécaniques furent l'œuvre d'hommes qui pensaient mais qui faisaient le travail de leurs propres mains. »

Partout on réclame des techniciens et, à voir s'établir les écoles d'arts et métiers et cours d'apprentissage mécanique et s'engouffrer nombreuse par leurs portes la jeunesse avide de discipliner son énergie par le jeu d'un métier souple et précis, exigeant la loyauté d'homme, on peut deviner que l'avenir est là, dans cette technique organisée par des chefs.

A ce monde nouveau d'esprit communautaire et de vocation technique, il faudra donner une jeunesse nouvelle, aux disciplines intérieures, aux volontés de servir humainement, au sens de la responsabilité et à l'esprit d'équipe, au goût du concret et de la création personnelle.

Il faudra surtout de jeunes chefs, qui puissent constituer et diriger les communautés de travail que seront les ateliers de production. Pour eux s'imposera plus que jamais l'entraînement spécial, rigoureux et précis, qu'est la culture générale, donnée hors de la masse, mais sans perdre le sens de la masse à qui les dirigeants doivent retourner. Culture générale qui n'est pas un ensemble de connaissances élégantes sans rapport avec la vie réelle, un « ornement de l'esprit » genre façade Renaissance, mais tout autre chose.

Un médecin doit apprendre à ausculter, un menuisier à manier le ciseau; ce sont des techniques *spéciales* utiles au praticien. Mais il est un autre ordre de techniques utiles à tous les hommes, quelle que soit leur profession; pour cette raison on les appelle *générales* . Ce sont les techniques qui utilisent l'instrument humain comme tel pour agir sur le monde extérieur: savoir penser logiquement, trouver et analyser un problème, en voir tous les rapports, le poser en ses termes concrets et le résoudre, savoir parler, écrire. Techniques précieuses entre toutes et pratiques, mais qui ne sont pas innées dans l'homme. Comme les techniques *spéciales* , elles s'acquièrent par des disciplines que l'homme a mis des siècles à découvrir. Si elles se sont ramollies, qu'on réforme l'instrument et le technicien qui en a perdu le sens.

Cette éducation renouvelée résultera moins de la refonte des programmes que de l'affermissement et de l'enrichissement des méthodes, moins de celles-ci que de la meilleure orientation de l'esprit directeur, moins de ce dernier que du redressement structural de l'enseignement au Canada français.

TUBERCULOSE ET TAUDIS

J.-A. VIDAL

LA tuberculose, par sa dissémination dans toutes les classes de la société, déborde les cadres de la médecine et crée un immense problème social.

Si la lutte antituberculeuse exige du médecin des connaissances approfondies, l'ampleur qu'elle doit prendre pour faire face victorieusement au fléau impose des devoirs aux gouvernements, aux administrateurs municipaux, aux associations philanthropiques et à chaque citoyen. Personne n'a le droit de se désintéresser d'une situation dont les répercussions sont désastreuses et qui pose un véritable problème de justice sociale.

Savons-nous que, dans notre province de Québec, 3,000 décès ont été causés par la tuberculose au cours des dix dernières années ?

Savons-nous que, durant la grande guerre de 1914-18, la tuberculose a causé autant de morts au Canada parmi notre population non combattante que de décès enregistrés parmi nos soldats canadiens luttant sur le front européen ?

Savons-nous que, pour chaque tuberculeux dépisté dans un dispensaire, les statistiques admettent qu'il y en a cinq à six qui, ignorant leur état de santé, continuent leur vie active ? En se basant sur la statistique récente des dispensaires antituberculeux, nous pouvons conclure qu'environ 2,000 tuberculeux circulent parmi la population, dont le plus grand nombre, dans un avenir plus ou moins rapproché, seront à la charge de l'Assistance publique.

Savons-nous que, dans notre province de Québec, le taux de la mortalité par tuberculose est de 82 par 100,000 de population, tandis qu'il n'atteint, dans la province d'Ontario, que 35 par 100,000 ?

Je sou mets ces quelques chiffres à la réflexion de ceux qui s'intéressent au bien être de la santé publique, en particulier aux pouvoirs publics en les priant de leur accorder toute leur considération.

« Voyons sans indulgence — L'état de la conscience »,

disait le bon La Fontaine. Il faut l'avouer, notre province est la dernière de toutes les provinces dans l'organisation de la lutte contre la tuberculose. Nos statistiques en sont une preuve indiscutable.

Les ravages causés par la tuberculose dans tous les comtés de notre province sont tels que les bonnes volontés individuelles ne réussiront jamais à les enrayer. Il faut une lutte organisée, méthodique et soutenue, qui pour conduire aux résultats espérés doit être généreusement subventionnée par les pouvoirs publics chargés de la santé et du bien-être social. Si l'argent est le nerf vital de la guerre — ce

que nous commençons à apprendre —, la lutte contre la tuberculose aussi réclame le même appui. Quant aux bonnes volontés, la population de notre province peut être assurée qu'elles ne feront jamais défaut.

Le problème tuberculeux est très complexe. Si le microbe est la cause essentielle et primordiale de la maladie, il y a bien d'autres facteurs qui favorisent la maladie, d'autres éléments qui facilitent, multiplient et aggravent la contagion. De tous ces facteurs, l'habitation insalubre qu'on appelle *taudis* mérite une attention particulière à cause de ses multiples répercussions dans la famille et chez l'individu.

Il faut bien constater que toutes les grandes villes ont leurs taudis. Montréal ne fait pas exception. Quoiqu'il n'existe pas de statistique précise sur le nombre de ces logements misérables dans la métropole canadienne, je crois demeurer dans le domaine de la vérité en la plaçant entre 2,000 et 2,500. Et nous ne disons rien de ces maisons qui, à cause de leur vétusté et de leur situation dans des fonds de cours, réalise bien la définition du logement insalubre. Enfin, depuis l'extension du chômage dû à la crise, on trouve bien des logements surpeuplés qui, sans être à proprement parler des taudis, ne se rangent pas moins dans la catégorie des logements insalubres, à cause précisément du trop grand nombre de personnes qui y habitent.

Si nous tentons d'évaluer le nombre de ces logements d'où le plus modeste confort est absent, il faut bien parler de 12,000 à 15,000 pour la ville de Montréal. Supposons logiquement que ces logements soient habités par au moins cinq à six personnes, nous pouvons conclure que 75,000 à 80,000 personnes vivent dans des logements où les lois de l'hygiène sont méconnues, sinon d'application très difficile.

Cette population pauvre, vivant dans un mauvais logement, souffrant d'une alimentation insuffisante, deviendra, par une préparation lente et sournoise, une proie facile pour toutes les infections, dont la tuberculose est la plus redoutable. C'est parmi cette population débilitée et sans résistance que se recrute en grande partie la clientèle des sanatoriums.

Comment pourrait-il en être autrement quand une pauvre famille ouvrière, vivant dans une maison froide, humide, mal ventilée, où le soleil pénètre moins souvent que la faim, s'engouffre chaque matin dans une usine où les conditions de travail sont pénibles et trop souvent malsaines. Dans la promiscuité des travailleurs d'usine, il suffira de côtoyer quotidiennement un cracheur de bacilles tuberculeux pour devenir candidat à cette longue et pénible

maladie. Voilà la lamentable histoire d'un grand nombre de tuberculeux auxquels on ne s'est pas intéressé à temps et qui aujourd'hui grèvent lourdement le budget des pouvoirs publics.

Actuellement, le comité provincial de défense contre la tuberculose conduit une lutte intense contre la *peste blanche*. Il s'est donné comme programme: 1 — l'éducation du peuple; 2 — l'hospitalisation des tuberculeux contaminateurs. Voilà l'urgence du problème actuel. Cette campagne, entreprise il y a trois ans, a donné des résultats indiscutables. Ils auraient été plus marqués si les généreux efforts avaient été mieux secondés.

Dans cette lutte complexe et difficile, il ne faut pas s'intéresser uniquement à la semence déjà gâtée; il faut à tout prix conserver aussi le bon grain. De concert avec la lutte directe contre le bacille de Koch, il faut travailler à maintenir la population dans un état de résistance suffisante par une alimentation saine et une habitation salubre.

Dans le traitement scientifique actuel de la tuberculose, on recommande l'alimentation rationnelle et le grand air. Ne serait-il pas logique d'appliquer ce traitement pour prévenir la maladie? Pour que ces enseignements ne revêtent pas un caractère purement dogmatique, il faut qu'ils soient d'une réalisation facile. Comment peut-on satisfaire aux lois de l'hygiène dans un taudis?

Le premier devoir social qui s'impose pour protéger et soulager ces malheureuses familles, c'est de leur fournir le moyen de vivre dans un logement salubre. Les sommes dépensées à l'amélioration du logement ouvrier auront pour résultat: l'augmentation de la capacité de travail résultant de l'amélioration de la santé de la famille ouvrière et la diminution des candidats à la tuberculose.

Le docteur Groulx, directeur du Service de Santé de la ville de Montréal, a eu l'excellente idée de démontrer le taux de mortalité par tuberculose par

quartier ou par district. En étudiant cette carte, nous constatons que les quartiers du *vieux Montréal* qui longent le fleuve St-Laurent sont ceux qui fournissent le taux le plus élevé de mortalité par tuberculose. C'est dans ces quartiers aussi que l'on trouve le plus de logements surpeuplés, de vieilles constructions et de taudis. Sans en tirer une conclusion algébrique, il semble plausible d'établir qu'il y a relation de cause à effet.

A la suite d'une longue enquête poursuivie de 1894 à 1919, les autorités municipales de Paris déclarèrent dix-sept zones où la tuberculose se manifestait à des taux anormaux. Or ces zones se trouvaient être précisément celles où abondaient les logements insalubres. L'Angleterre, pour des raisons d'ordre sanitaire, a entrepris la démolition des taudis et la reconstruction de logements salubres. Au 31 mars 1937 les dépenses capitales encourues pour ces entreprises se chiffraient à environ 52 millions de livres.

M'inspirant des conclusions de M. Aimé Cousineau, ingénieur du Service de Santé de la ville de Montréal, dans un extrait de la *REVUE TRIMESTRIELLE CANADIENNE: L'habitation en Europe et en Angleterre*, je dois insister sur la nécessité d'une action directe contre les maux du logement insalubre et du surpeuplement. Ce problème social, s'il n'est pas envisagé maintenant, ne pourra que s'aggraver par la multiplication des zones insalubres, atteindre les proportions de ce même problème dans les vieux centres européens et produire des résultats aussi désastreux au point de vue économique, social et hygiénique.

Espérons voir surgir, dans un avenir prochain, des initiatives fécondes destinées à apporter des solutions au problème du logement ouvrier. Souhaitons qu'elles soient secondées par la puissance de l'État, pour assurer leur succès. C'est une nécessité sociale et nationale.

CORRESPONDANCE

La Rédaction, en publiant ces extraits de lettres, n'en approuve pas nécessairement la teneur; elle veut seulement présenter à ses lecteurs des points de vue intéressants, motivés, originaux exprimés par ses correspondants. Voilà une collaboration fructueuse qu'elle encourage et qu'elle souhaite voir se développer.

Problème vital

J'AI établi cinq enfants sur des terres; j'ai actuellement trente-trois petits-enfants. Il m'a semblé de mon devoir d'aider le bon Samaritain de l'expérience d'un vieux terrien sur d'autres causes de l'exode des cultivateurs ou de leurs enfants.

1 — Vous auriez dû dire que *dans le bon vieux temps* ça ne coûtait rien d'élever un enfant à la campagne jusqu'à 15 ans. Ce n'est plus la même chose. Souvent,

même avant la naissance du bébé, la mère a besoin d'aide pour ne pas tuer celui qu'elle porte. Cela est dû aux exigences des toilettes portées par ceux qui vont à la classe. Autrefois, nous y allions pieds nus l'été, habillés avec le linge usagé des père et mère, refait à notre taille. Les enfants des couvents sont costumés, et ceux de nos collèges mieux habillés que nous pour la messe, ou même pour notre première communion. Les maîtresses des rangs aussi font les exigeantes. Qui paie?...

2 — Autrefois la sage-femme ou une voisine assistait à la naissance de l'enfant. Pour \$2.00 elle aidait aussi au ménage. Ou encore le docteur réclamait \$2.00. Actuellement le docteur exige de \$8.00 à \$15.00, et la fille engagée à peu près autant. Bref, \$30.00 y passent.

3 — J'ai été à la classe avec les livres laissés par la famille de mon père: arithmétique, Devoirs du chrétien, Manuscrit, psautier de David, etc. L'on n'agaçait pas la famille avec le changement continuel des livres. Les Sœurs sont arrivées, il fallait enseigner avec leurs manuels; les Frères en ont fait autant. Ceux qui vendaient les livres les ont perdus, et les enfants aussi. Qui a payé?

4 — Notre école, qui avait coûté \$600. il y a 70 ans pour deux classes, avec en plus le logement des institutrices, a été reconstruite pour environ \$1600.00. Notre couvent, lui, a coûté \$35,000. pour 5 classes, et le collège \$25,000. pour 4 classes. Les enfants apprennent à jouer, jouer, à faire des fils à papa.

6 — Je n'ai plus d'enfants à la classe, et j'ai payé \$48.60 de taxe scolaire contre \$16.00 quand j'y envoyais 4 enfants. L'on payait 50c par enfant; en 1940-41, mon garçon paie \$10.00 pour sa fillette de 12 ans, \$5.00 chacun pour deux autres et \$3.00 pour les petits: soit \$26.00 pour 5 enfants.

7 — Mon père m'a souvent raconté que, quand il annonça à son vieux curé qu'il voulait se marier et seulement une publication, le vieux curé sursauta: «Trois bans! As-tu fait un méchant coup? Ça ne presse pas tant que ça! Ménage ton argent pour établir tes enfants». J'ai payé \$8.00; mon garçon a payé \$50.00. Mon vieux père, le mieux marié des trois, avait payé \$1.50, et reçu en plus une leçon d'économie.

8 — Pour ceux qui ont pu mettre un peu d'argent de côté pour établir leurs fils, y en a-t-il eu assez d'argent de volé dans tous les milieux, dans les débentures, etc...? Je n'aurais jamais cru vivre assez vieux pour voir un marché librement consenti mis de côté par ceux qui devraient donner le bon exemple. Le mot *catholique* qui devrait être honoré, qu'en a-t-on fait? L'on a coupé les intérêts, renié sa signature, étiré la date d'échéance... J'abrège, car ce que je dévoilerais est trop honteux. Bref, les commandements sont nuls. Ce qui manque pour l'établissement de nos fils, c'est l'argent. Et il est gaspillé par les gouvernants. Le mauvais exemple part d'en haut, et le peuple suit, car c'est bien plus facile de mal faire, que de faire son devoir. Rétablissons les vertus de nos pères: la sobriété, l'honnêteté, la justice sociale. J'ajouterai: l'économie dans tous les milieux, et tout rentrera dans l'ordre. Barré disait: «Le cultivateur n'est pas un déserteur, mais un martyr». C'est trop vrai.

QUÉBEC

J. D.

Un jeune devant « Relations »

EN tant que jeune, permettez-moi de formuler le vœu et l'espoir que votre revue sera celle que nous attendons et dont nous avons besoin. Non pas une revue technique et technologique, non pas une revue de spéculation stérile. Non pas une revue compilant les statistiques des expériences sociales belges ou anglaises ou d'un autre genre touchant partiellement des questions secondaires. Mais une revue aidant à résoudre nos problèmes angoissants, calmant notre inquiétude essentiellement spirituelle.

OTTAWA

J. G.

MARS 1941

Colonisation

AUJOURD'HUI, comme jamais, plus que jamais, nous avons besoin d'un gros programme de colonisation, et ça presse! Pourquoi pas puiser dans nos vieilles paroisses? Ne pas recruter seulement chez les secourus, mais chez les fils de cultivateurs, les cadets, qui viendraient faire souche ici. Il ne faudrait pas mesquiner, il faudrait donner à ces gens les mêmes avantages qu'aux autres, vous verriez de belles paroisses florissantes en peu d'années.

S'il me fait peine de voir de nos braves gars partir pour la Rivière-la-Paix avant que nous soyons maîtres dans notre province, je ne suis pas sans approuver leur manière de recrutement. L'on s'efforce d'emmener des gens avec quelque argent...

ABITIBI

J. B.

Logement — Colonisation

J'ESPÈRE que la question du logement sera aussi discutée dans votre revue. Ce problème est d'une gravité sans égale à Montréal et à Québec surtout. Il ne s'agit pas d'établir arbitrairement que le loyer ne doit pas excéder le quart du salaire, il faut aussi se rendre compte de ce qu'est le logement quand le coût n'excède pas cette proportion du revenu. On a perdu de vue le sens de la maison. Un logement éclairé aux deux extrémités, au troisième étage, sur une rue sans arbres, est dit beau logement et sain, surtout lorsqu'il y a des planchers dur et un réfrigérateur. Quand on élève des enfants, ou qu'on devrait en élever, ce genre de logement s'appelle taudis. Il faut rétablir le goût de la maison individuelle, la signification du mot foyer.

Comme le Père Alexandre Dugré a raison d'insister pour que la colonisation reste à l'affiche, qu'elle soit l'objet de nos plus hautes préoccupations, qu'elle ne soit pas uniquement la pitance offerte aux gueux. Il faut viser à ce que nos jeunes gens se fassent un avenir, et, pour reprendre une idée chère au cœur du Père Dugré et à tous ceux qui entrevoient l'avenir, il faut, dis-je, que nos jeunes gens puissent se marier. C'est simple comme conclusion. Il n'est peut-être pas aussi facile d'en trouver les moyens. Je sens que votre revue traitera de tout cela.

QUÉBEC

L. R.

Bilinguisme

COMMENT remercier le R. P. Picard de ce qu'il a écrit? Imaginez si cela a du poids de lire un Franco-albertain, victime ou bénéficiaire de l'école primaire à peu près bilingue, qui a poursuivi des études supérieures, apporter son témoignage sur cette question du problème bilingue! Le Père Picard l'a la solution. La solution, elle réside en effet dans la reprise de notre indépendance économique, et c'est là besogne de dirigeants, tâche de chefs... Il s'ensuivrait que les ingénieurs, les comptables et maints employés pourraient être commandés selon des disciplines françaises, et l'on cesserait d'entendre l'argument puéril que pour travailler à l'Anglo-Pulp ou ailleurs, comme simple manœuvre, il faut savoir l'anglais!

QUÉBEC

R. L.

LE CORPORATISME EN MARCHÉ AU QUÉBEC

TOUTES les déclarations des grandes personnalités de l'heure, qu'il s'agisse de M. Churchill ou des évêques catholiques et anglicans d'Angleterre, du primat de l'Eglise canadienne ou de Sa Sainteté Pie XII, comportent une nécessaire mention de l'après-guerre mystérieux, qu'il nous faut préparer, si nous ne voulons pas qu'il soit le chaos où sombrera la victoire.

Toutes ces personnalités s'accordent pour réclamer un ordre nouveau, d'où seront bannies autant que possible les laideurs morales et les injustices sociales qui ternissent aujourd'hui le blason des démocraties et qui concrétisera dans ses institutions nos rêves d'un véritable ordre social chrétien.

Cet ordre nouveau à l'établissement duquel il nous faut travailler de toute notre énergie, nos deux vénérés pontifes, S. S. Pie XI et S. S. Pie XII glorieusement régnant, nous l'ont indiqué et nous l'indiquent encore: c'est, sur le plan économique et social, l'organisation corporative de la société.

Il fait bon constater que, dans notre province de Québec, l'idée du corporatisme gagne chaque jour des amis influents et éclairés.

C'est ainsi qu'au cours d'un récent congrès tenu à Montréal, celui des maîtres-plombiers, tôliers et électriciens, la question du corporatisme fut à plusieurs reprises discutée et exposée. Au grand banquet donné à l'hôtel Mont-Royal, à l'issue du congrès, le président, M. Laurent Hirbour affirma que le « corporatisme est le seul moyen de régler les problèmes actuels du commerce. Nous le réclamons avec plus de vigueur que l'an dernier. »

L'honorable Oscar Drouin, ministre du Commerce, de l'Industrie et des Affaires municipales, invité d'honneur, félicita cette association patronale de vouloir adhérer au corporatisme pour régler ses problèmes, car, leur dit-il, « le corporatisme sera le véritable système économique de l'après-guerre... Le corporatisme sera le complément de la démocratie; il faut l'étudier dès maintenant pour que, la victoire remportée, nous puissions en faire bénéficier notre population. »

Quelques jours plus tard, monsieur le sénateur Léon-Mercier Gouin faisait à un dîner-causerie de l'Association patronale des Maîtres-imprimeurs, dont il était l'hôte d'honneur, d'intéressantes déclarations :

« Je tiens à répéter qu'il s'agit uniquement pour nous de corporatisme économique et social... »

« La corporation a un rôle économique. Par la réglementation de la production et des échanges, la régularisation des prix, l'adaptation des produits et des services aux besoins de la clientèle, la corporation tend à maintenir dans de justes bornes le jeu des lois économiques, tout en évitant les inconvénients de l'économie dirigée. Elle coopère ainsi à ordonner la vie économique... »

« La corporation a aussi un rôle social dans la profession. Elle concilie les droits des employeurs et ceux des employés. Elle organise des services sociaux: enseignement professionnel, placement, assurances, etc. Elle collabore avec les autres corporations au bien commun. Ainsi elle apaise la lutte des classes, remédie aux maux de l'individualisme et inculque à tous le sens collectif... »

Monsieur le sénateur Gouin a commenté longuement un projet de loi, fruit de l'étude patiente et prolongée de l'Action corporative, qui assurerait aux industries désireuses d'en profiter les avantages de l'organisation corporative.

A V E C O U S A N S COMMENTAIRES

PERTES CATHOLIQUES AUX ÉTATS-UNIS

LE magnifique allant des catholiques américains, leur sens remarquable de l'organisation, les sacrifices inouïs qu'ils s'imposent si généreusement pour maintenir en marge de l'enseignement officiel et neutre tout un réseau d'institutions catholiques, semblent impuissants à enrayer la déchristianisation progressive des masses américaines. Dans une déclaration récente rapportée par le *News Service* de la *National Catholic Welfare Conference*, S. Exc. Mgr Joseph F. Rummel, archevêque de la Nouvelle-Orléans, estimait à quatre millions le nombre des catholiques qui annuellement glissent dans l'indifférence religieuse. Et pour compenser ces pertes effarantes, l'Eglise ne peut revendiquer que soixante à soixante-dix mille conversions. Une des principales causes de cette situation désastreuse, selon Mgr Rummel, est l'influence délétère de la littérature courante: livres, journaux, magazines.

Il est heureux que la langue présente, pour les Canadiens français, une barrière de plus contre les envahissements massifs d'une certaine littérature populaire.

UN CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

UNE délégation de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada a été reçue récemment par le gouvernement provincial. L'honorable Hector Perrier, secrétaire de la Province, a profité de l'occasion pour annoncer la création prochaine d'un Conseil supérieur de l'Enseignement technique.

L'orientation de notre jeunesse des villes vers des métiers spécialisés s'impose de plus en plus. C'est en effet parmi les manœuvres, les sans-métier surtout que se recrute l'immense armée des chômeurs. Que les parents le comprennent en aidant leurs enfants à s'adapter aux exigences de notre vie moderne industrialisée. Que les jeunes eux-mêmes réalisent qu'ils tiennent leur sort dans leurs propres mains: en se soumettant au labeur de leur formation technique, ils s'assureront des situations durant la guerre et seront mieux équipés pour faire face aux difficultés inévitables de l'après-guerre.

Notre pays est infiniment riche en matières premières, en énergie électrique favorisant à la fois le développement de la grande et de la petite industrie. Un enseignement technique plus généralisé et à base d'orientation professionnelle préparera notre jeunesse, selon les propres paroles du premier ministre, à « se tailler une place dans la vie et à contribuer au progrès du pays ».

Les déclarations récentes du secrétaire de la Province donnent à espérer que l'on a saisi en haut lieu le rôle capital de l'enseignement technique chez nous et que l'on y prendra des mesures efficaces pour le développer selon les besoins de l'heure.

UN SERVICE D'URBANISME À MONTRÉAL

MONTRÉAL, grâce à son fleuve et à la montagne qui lui a donné son nom, pourrait être, selon l'un des maîtres de l'urbanisme moderne, M. Jacques Gréber, l'une des plus belles villes du monde. Hélas! Pour s'être développée au petit bonheur, en marge des principes les plus élémentaires de l'urbanisme, elle est une des moins esthétiques, ce qui n'est pas sans comporter de graves conséquences pour sa situation économique et sociale. On a tenté de temps à autre de remédier à cet état de choses. La Commission métropolitaine avait commencé un travail important et nécessaire d'enquête et d'étude; mais cet effort comme tant d'autres n'a pas abouti et la Commission elle-même a sombré misérablement. Une nouvelle récente redonne espérance: c'est la déclaration du Comité exécutif de la métropole annonçant la création prochaine d'un Service municipal d'Urbanisme. L'initiative est riche de promesses. Mais le nouveau service réalisera les espoirs qu'il fait naître dans la mesure où il sera confié à des techniciens de valeur auxquels on assurera leur liberté d'action.

LE MOUVEMENT DÉMOGRAPHIQUE AUX ÉTATS-UNIS

IL Y A quelques années, aux États-Unis, on reportait volontiers à 70 ou 80 ans le moment fatidique où le mouvement de la population américaine serait renversé et commencerait à décroître.

Or des études récentes obligent à beaucoup moins d'optimisme.

Un rapport préliminaire du *Census Bureau* de Washington, commentant le recensement de 1940, présente la situation démographique comme très grave. Si les indices de naissance et de mortalité de 1930 s'étaient maintenus, déclare-t-il, la population américaine pouvait encore connaître un accroissement de 11% par génération. Mais de telles variations se sont produites, au cours des dix dernières années, dans le mouvement de la population, que l'on constate avec étonnement un écart de 4% entre l'indice prévu et celui que révèlent les dernières statistiques, soit seulement 7% d'accroissement par génération au lieu de 11%.

Dans son opuscule intitulé: « *The Threat of American Decline* », le R. P. Edgar Schmiedeler, o. s. b., directeur du Service de la Famille de la *National Catholic Welfare Conference* de Washington, écrit: « Le tableau que nous offre l'histoire de notre pays est pour ainsi dire fantastique. On y voit d'abord un accroissement phénoménal de la population comme il ne s'en est jamais vu dans l'histoire d'aucune nation. On y perçoit ensuite un ralentissement, puis les menaces grandissantes d'une régression telle qu'aucune nation non plus n'en aura connu de semblable ».

L'ALCOOLISME, TARE DE NOTRE VIE NATIONALE

DANS une circulaire à son clergé, datée de janvier dernier, S. Exc. Mgr Courchesne traite de la charité surnaturelle que chacun se doit à soi-même. Son Excellence a toujours dénoncé vigoureusement l'intempérance. Elle y revient, car c'est un vice directement opposé à cette charité personnelle qu'il recommande. Notons quelques-unes de ses réflexions:

« Notre peuple, dans la province, a bu pour trente millions de piastres d'alcool, a fumé pour trente millions de cigarettes, a bu, en diverses espèces de lavasses, Kik, Coca-cola, etc., pour vingt millions de piastres. Cela en un an. »

« Or l'instruction publique, toute la vie intellectuelle à son départ chez notre peuple, a coûté dans le même temps, aux municipalités de la province, vingt-sept millions de piastres, et au gouvernement de la province sept millions. Trente-quatre millions pour l'esprit, quatre-vingts millions pour quoi? Je n'ose pas le dire, mais ce n'est au bénéfice ni de la santé, ni de la chasteté, ni de la justice, ni de cette vie économique dont tout le monde parle, sans penser qu'il faudrait commencer par engager notre peuple à fermer ce robinet par où s'écoulent ses pauvres ressources. A peu près toute la presse hebdomadaire chante le bonheur que donnent l'alcool et l'infecte bière inachevée qu'on jette dans les reins de notre peuple. La presse quotidienne — sauf l'*Action catholique* et *Le Droit* — en fait autant. Et on a la cruauté de nous dire que la tempérance est affaire d'éducation. Nous savons qui paie pour fausser cette éducation et il nous faut bien constater quels sont ceux qui se font payer pour faire la besogne d'endormir, sur cette question d'hygiène physique et morale, à peu près tous nos dirigeants laïques. Et l'on parle des trahisons de la 5e colonne! »

« Nous ne nous en tirons pas par un simple appel à la modération. Nous savons maintenant où nous conduit cette modération devenue une petite lâcheté quotidienne. Il n'était pas nécessaire d'être prophète pour le prévoir quand on savait simplement la définition de l'alcoolisme. Tous les motifs, naturels et surnaturels, devront conduire à l'abstention. Rien n'en souffrira que la finance des corrupteurs publics qui fabriquent les boissons et s'enrichissent de la pauvreté de nos gens. Dans toute l'espèce de littérature anglaise qui vante les bienfaits de l'alcool, il reste une expression honnête. On dit encore *intoxicating liquors*: c'est le seul mot vrai, et nous n'avons même pas appris à le traduire en français. »

« Et dire qu'il nous faut nous échanger ces propos quand on fait la levée de toute notre jeunesse pour l'entraînement militaire. Elle doit le recevoir aux abords des villes de toute dimension où l'alcool coule à flots, et où la régie officielle a des succursales ouvertes à toute heure, dans toutes les rues, au vu et au su de tous ceux que ces boucans intéressent. On ne sait plus où se réfugier, dans les trains, pour avoir un peu de tranquillité, à certains jours. »

« J'ose encore penser que le mal n'atteint pas plus que le quart de notre population. Ce que je sais bien, c'est que c'est une terrible tare dans notre vie nationale. Et cela fait autant de mauvais payeurs, qui font souffrir le reste de notre peuple, paient mal leurs contributions, augmentent les frais d'hospitalisation, sans parler des agrandissements qu'il faudra encore prévoir à nos immenses asiles d'aliénés et à nos écoles pour enfants arriérés ou anormaux... »

LE ROCHER DANS LA TEMPÊTE

Joseph LEDIT, S.J.

NOUS célébrerons, au mois de mars, le second anniversaire de l'élection et du couronnement de Sa Sainteté Pie XII. Comme ces journées d'allégresse semblent éloignées! Le soir du 2 mars, un peu après quatre heures de l'après-midi, un coup de téléphone nous avertit que la fumée blanche avait été aperçue dans le crépuscule. Avec tout le monde, nous courûmes aussitôt vers la place Saint-Pierre où une foule immense était dans l'attente depuis la veille.

Radio-Vatican envoyait aux quatre coins du ciel son appel dramatique: « Radio de tout l'univers, unissez-vous à Radio-Vatican ». Il arriva ainsi que lorsque nous fûmes sur la place Saint-Pierre, nous étions en communion avec tout l'univers catholique pour chanter le *Te Deum*. A leurs postes d'écoute, les catholiques accompagnèrent de leur murmure ou de leur silence ému la mélodie familière que nous chantions à pleine gorge devant la gigantesque basilique. Dans cette prière universelle, grande comme le monde, les hommes se trouvèrent unis. Les rivalités nationales furent oubliées, les jalousies de race furent écartées, les haines de classes furent enterrées, pendant que tous les enfants de Dieu, chantant leur joie dans toutes les langues, s'apprêtèrent à recevoir la première bénédiction du nouveau Pontife. Sur la fin du *Te Deum*, la frêle figure de Pie XII apparut sur le balcon de la *loggia*. On estima, plus tard, qu'environ 400 millions de personnes étaient à l'écoute. Le monde se mit à genoux, et la lumière de l'unité catholique baigna les fidèles — et aussi les infidèles — qui tracèrent alors sur leurs fronts, dans l'immense silence qui remplit la terre, le signe de la Croix. Dès le lendemain, le Pape se servit de Radio-Vatican pour adresser au monde un appel passionné en faveur de la paix.

Le 12 mars suivant eut lieu le couronnement. La plupart des pays envoyèrent des missions spéciales pour assister aux fêtes; presque tous les souverains ou chefs d'État du monde firent parvenir des messages de félicitations. Immédiatement après, dans une allocution aux Cardinaux qui l'avaient élu, le Pape parla encore de la « paix réconciliatrice », objets des soupirs de « toute la famille humaine ».

En ce temps-là, à Rome et ailleurs, on commentait volontiers la devise familiale des Pacelli: *Opus justitiae pax*, et l'on trouvait, à Rome, que le Pontife lui-même, avec sa grande figure d'ascète vêtu de blanc, n'était pas sans ressembler à la colombe de ses armoiries. Le Pape angélique, c'est le sur-

nom qu'on lui donnait, grâce à la vieille prophétie de Malachie à laquelle personne ne croit mais que tout le monde cite quand même, offrait au monde le vieux rameau d'olivier.

Trois jours après, le 15 mars, cette allégresse fut arrêtée par un choc d'une brutalité inouïe. Accompagnée du fracas de ses machines, l'armée motorisée allemande envahit la Tchécoslovaquie — ce qui en restait depuis Munich — et ce malheureux pays cessa d'être. Tandis que les missions envoyées aux fêtes du couronnement regagnèrent leurs pays en toute hâte, les journaux de tous les pays oublièrent le Pape pour ne parler que des nouveaux événements. On ne peut imaginer un contraste plus violent que celui de ces deux dates: le 12 et le 15 mars. Le 12, le monde était en fête pour acclamer Pie XII, et tous parlaient de paix. Le 15, le monde fut plongé dans l'épouvante, et tous parlèrent de guerre.

Pie XII, même alors, ne se laissa pas décourager. Avant d'entreprendre un grand effort diplomatique en vue de sauver la paix, à cette dernière extrémité, il commença par faire prier les enfants. Tel fut le but de sa lettre au Cardinal Maglione, en date du 20 avril. Puis, il mit ses nonces en mouvement. De tous les pays vinrent des lettres émouvantes d'adhésion, et le Pape en fut très ému. Il eut confiance! Quand, à l'occasion de la Sainte-Eugène, les Cardinaux vinrent lui souhaiter bonne fête, il leur fit un grand discours où il leur redit son espoir; il leur parla de la paix, de la justice nécessaire à la paix, de la charité surtout. Il rappela combien il était nécessaire de rester fidèle à la parole donnée, et il invita tout le monde à négocier dans un esprit d'entente mutuelle. Beaucoup d'hommes d'État exprimèrent leur accord avec les propositions pontificales. Pas tous!...

Puis, les événements se précipitèrent. Pie XII en août 1939, se trouvait dans sa villa de Castelgandolfo, dans la paisible solitude embaumée des *Castelli* de Rome. Il se rendit compte que, cette fois, le moment suprême était arrivé où l'on devait pouvoir juger de la sincérité des hommes responsables. Car, quoi qu'on en dise, la guerre n'était pas inévitable. Comme les individus, les hommes d'État peuvent écouter ou mépriser la voix de leur conscience. Ils peuvent s'adonner à la justice ou suivre la folie de grandeur qui les pousse à l'iniquité. C'était un dernier appel à cette conscience que Pie XII adressa le 24 août de Castelgandolfo. « Nous voici donc avec vous tous qui portez en ces moments

le poids d'une si grande responsabilité, afin qu'à travers Notre voix, vous entendiez la voix de ce Christ, de qui le monde a appris la plus haute école de vie, et dans laquelle des millions et des millions d'âmes mettent leur confiance, à l'approche d'un danger où il n'y a que sa parole qui puisse dominer les bruits de la terre ». C'est dans ce discours que l'on retrouve les phrases lapidaires suivantes: « La politique affranchie de la morale trahit ceux-là mêmes qui la veulent ainsi... Rien n'est perdu avec la paix. Tout peut l'être par la guerre. Que les hommes recommencent à se comprendre, qu'ils recommencent à traiter ». Traiter? Beaucoup l'eussent encore voulu, mais il fallait, pour cela, que toutes les parties en conflit montrassent un minimum de bonne volonté. Le 31 août, le Secrétaire d'État de Pie XII remit aux Ambassadeurs de France, d'Allemagne, d'Italie, de Pologne et au Ministre du Roi d'Angleterre auprès du Saint-Siège une note pontificale à transmettre à leurs gouvernements respectifs suppliant l'Allemagne et la Pologne d'éviter tout incident, et demandant à l'Angleterre, à la France et à l'Italie de s'entremettre pour une solution juste et pacifique du conflit. Le Pape voulait gagner un peu de temps pour laisser les esprits surexcités se calmer. Sa généreuse initiative fut appuyée par de nombreux hommes d'État: le Président Roosevelt, le Roi des Belges, la Reine de Hollande, le Chef du Gouvernement canadien. Les Gouvernements anglais et français donnèrent une adhésion de principe, mais dès le lendemain matin, 1^{er} septembre, avant l'aube, les troupes allemandes envahirent la Pologne sans déclaration de guerre. L'Europe était en feu. On avait abandonné le droit pour la force.

L'humanité souffre aujourd'hui d'un abcès colossal. Il faut qu'il mûrisse, qu'il éclate, qu'il se vide. Il est inutile de s'attendre à la paix avant que le poison n'ait été rejeté par l'organisme malade, avant que les événements n'aient suivi leur cours brutal. Avec son expérience deux fois millénaire le Saint-Siège le sait mieux que personne. Aussi, il attend.

Mais quelle attente agissante! Il fallait, tout d'abord, rendre témoignage à la vérité, coûte que coûte, comme le fit Jésus-Christ le jour même où il fut cloué sur la Croix. Il fallait flétrir les fausses philosophies, les principes pervers, les actions malignes qui conduisirent l'Europe au désastre. Cela, Pie XII le fit avec une rare énergie dans son encyclique *Summi Pontificatus*.

N'y cherchons pas des affirmations politiques; dans une heure aussi grave pour l'humanité, le Pape s'élève infiniment plus haut et rappelle simplement les principes de Celui dont il tient la place sur la terre. Aux nations d'Europe, et pas seulement d'Europe, il rappelle les funestes conséquences du laïcisme d'État, de l'agnosticisme; avec une angoisse terrible, il décrit « les signes toujours plus clairs,

toujours plus distincts d'un paganisme corrompu et corrupteur » dans les « régions d'Europe où durant tant de siècles brillèrent les splendeurs de la civilisation chrétienne ». Point n'était besoin d'être plus précis, et si tous ont sur les lèvres le nom de la nation la plus coupable, qu'ils n'oublient point qu'ailleurs aussi les hommes ont cru pouvoir édifier la paix et le bonheur des peuples en chassant Dieu de la vie publique. Le Pape rappelle la doctrine de *l'unité du genre humain*; il cite le texte de saint Paul où il est affirmé au nom de Dieu que dans le Christ il n'y a plus « ni Grec ou Juif, ni circoncis ou incirconcis, ni barbare ou Scythe, ni esclave ou homme libre ». Quelle condamnation du racisme! Quelle formidable antithèse de « l'ordre nouveau » que l'on prétend introduire dans une société où il y aurait une différence essentielle entre Juif et non-Juif, entre civilisés et barbares, entre maîtres et esclaves. Il réprouve la déification de l'État, car l'État devenu dieu est une idole qui dévore les individus et les familles, corrompt la jeunesse, anéantit le droit naturel dans la conscience des hommes, empêche le droit divin d'exercer son bienfaisant empire.

A plusieurs reprises le Pape réaffirma la doctrine catholique sur la paix et la violation de la paix. Ce furent les discours de Noël 1939 et 1940. Il est émouvant de constater que la doctrine pontificale a été récemment adoptée par tous les *leaders* chrétiens de Grande-Bretagne, et fait l'objet d'études approfondies chez tous les chrétiens. En décembre 1939, Pie XII multiplia les démarches pour éviter l'entrée de l'Italie dans la guerre. Sa visite au roi Victor Emmanuel n'avait guère d'autre objet. Qui blâmera le Pontife de sa sollicitude aimante vis-à-vis du pays qui a Rome pour capitale? ... Mais le Pape se heurta à un échec. On ne voulait pas la paix! Je suis sûr qu'aujourd'hui, en Italie, beaucoup se prennent à murmurer: « Rien n'est perdu avec la paix. Tout peut l'être par la guerre ».

Si, dans ses affirmations doctrinales, le Pape évite avec le plus grand soin tout ce qui pourrait inutilement froisser des susceptibilités ombrageuses, s'il se maintient rigoureusement dans son domaine qui est de condamner l'erreur et de proclamer la vérité, c'est qu'il doit remplir un autre rôle traditionnel de la Papauté; il doit être le bon Samaritain qui verse l'eau et le vin sur les blessures. Seuls ceux qui ont dû subir le désastre savent combien consolante est alors la parole du Vicaire de Jésus-Christ. Comme personne au monde, il peut dire aux nations aujourd'hui prosternées qu'elles revivront. Tant de fois on a cru que l'Église était anéantie, mais elle a toujours fini par survivre à ses persécuteurs. Il en sera de même pour les nations si elles ne se laissent point décourager, si elles gardent leur confiance en Dieu, si elles se remettent à la besogne dans toutes les mesures du possible. Même si elles

sont dispersées par la violence, Dieu réunira leurs enfants. Il faut surtout soulager les détresses immédiates. Ailleurs dans cette revue on pourra lire un compte rendu de l'activité pontificale en faveur des réfugiés, des victimes de la guerre, des affamés, des prisonniers. Durant cette guerre, l'activité bienfaisante du Saint-Siège est beaucoup plus entravée que par le passé. L'argent arrive difficilement. La bonne République Argentine, qui a déjà rendu tant de services à l'Église s'est faite, plus que tout autre, semble-t-il, la marraine de l'Europe. Dieu la bénisse! Et dans tout l'univers, les nonces, les évêques, les prêtres s'ingénient à suivre les consignes du Pape: construire la paix de demain en adoucissant le plus possible les angoisses d'aujourd'hui.

Enfin, et surtout, le Pape prépare l'avenir en mobilisant les forces spirituelles du monde. Œuvre cachée, d'une divine lenteur, elle n'en sera que plus efficace. Nous avons rappelé la croisade de prières recommandée aux enfants. Ce fut, l'automne dernier, une nouvelle invitation adressée au monde. On prie, on se sacrifie. Dociles à l'inspiration qui vient de la colline sacrée du Vatican, les évêques, un peu partout, invitent les fidèles à prier, à jeûner, à se purifier, à se sanctifier. Ainsi, peu à peu, dans la tourmente, c'est un monde meilleur qui s'organise. Mais le Pape donne l'exemple. De temps à autre, une rumeur nous arrive du Vatican que le Pape prie plus que jamais, qu'il jeûne. Sa figure ascétique

semble s'amincir davantage; son regard, doux et pénétrant, s'illumine dans la contemplation de la Divinité. Ses traits augustes, de plus en plus, prennent la couleur des rochers éternels. *Tu es Petrus.*

C'est bien cela! Le Rocher s'affermir au milieu de la tempête, et l'on voit avec fierté que Pie XII demeure au milieu de son peuple. Il y a quelque temps, on disait qu'il avait été invité par son entourage à se rendre à Castelgandolfo, où il serait moins exposé aux bombardements qui peuvent survenir dans Rome. Il répondit simplement qu'il resterait au Vatican. La place de l'évêque est au milieu de son peuple, surtout aux jours de tribulation. Or, le Pape est l'évêque de Rome; donc, il reste. Plusieurs fois, dit-on, l'alerte fut donnée dans la ville; on invita le Pontife à descendre dans l'abri qui avait été aménagé pour lui, mais il resta paisiblement à sa table de travail. Il a la fixité du rocher sur lequel le Christ a bâti son Église. C'est pourquoi il est un tel symbole de pérennité. Il peut mourir à son poste; cela, tout le monde le sait, mais il y aura toujours un Pape, dont la force la plus grande sera de rester à sa place dans un monde en délire. Les tempêtes peuvent se déchaîner; le cataclysme n'aura pas de précédent dans l'histoire? Peu importe, la tempête s'apaisera et les vagues viendront doucement baiser le pied du Rocher. Et alors, doucement, après avoir réparé les ruines accumulées par la folie humaine, on rebâtira l'Église et, avec elle, la civilisation.

DOCUMENTAIRES

ENFANTS ET LIVRES

Jean-Paul LABELLE, S.J.

AUX dernières vacances de Noël, trois fillettes de huit à dix ans pénètrent dans une bibliothèque spécialisée.

— « Est-ce qu'on pourrait lire Mademoiselle? »

— « Cette bibliothèque n'est pas pour les enfants. »

Devant leur mine navrée, la demoiselle, pour une fois, brise la consigne et les installe, dans un coin, avec quelques illustrés de l'Histoire de France. (En passant, quels beaux illustrés ne pourrait-on publier sur la géographie et l'histoire du Canada français! Qui lancera cette collection?).

Après une heure et demie d'attente lecture, elles replacent, d'elles-mêmes, les volumes; puis, avec hésitation, l'une d'elles remercie la demoiselle et se risque: « Mademoiselle, est-ce qu'on pourrait revenir?... » Celle-ci l'aurait bien voulu; elle dut refuser. Et trois têtes basses reprirent le chemin de la maison...

A la Nativité d'Hochelaga, une enfant de sept ou huit ans se présente, un peu gênée:

— « Mademoiselle, je suis en retard de cinq jours. »

Cela signifie cinq jours d'amende.

— « Oui, et pourquoi? »

— « Je vais vous dire... Nous sommes douze à la maison, et je suis la dernière! »

Un troisième fait nous vient de la bibliothécaire-fondatrice de la Nativité:

— « Lorsque, en mai dernier, nous avons déménagé, j'avertis les enfants de notre départ. Ils ne savaient pas encore où nous nous établirions. « Mademoiselle, qu'est-ce qu'on va faire! » Alors, je leur dis de ne rien craindre: nous traversons simplement la rue, dans un endroit plus spacieux. A cette nouvelle, eux, d'ordinaire si paisibles, se mirent à crier, à sauter, à chanter. Il fallut tout notre savoir-faire pour les calmer.

Cet enthousiasme des enfants pour la bibliothèque de la Nativité, comment l'expliquer? Car les chiffres témoignent: en avril 1938, 910 enfants avaient pris 1273 livres, 14,141 fois; l'année suivante, ils sont 1679, qui demandent 23,371 fois 2200 livres; enfin, en 1939-40, 2580 abonnés lisent 34,315 fois, 2600 livres. Succès incontestable.

J'ai vu, occupés à leur lecture ou au choix d'un volume, plus de quatre-vingts marmots à la fois, dans un silence impressionnant; ils y mettaient une conscience,

un sérieux incroyables. Autant de galopins de moins, autant de studieux de plus. Comment les bibliothécaires sont-elles parvenues à ce résultat? Très simple: un dévouement total et sans salaire, une organisation méthodique, l'utilisation d'une psychologie de l'enfant, attrayante, concrète. C'est tout le secret.

Petit Pierre, (ou sa sœur, Jacqueline), passe rue Sainte-Catherine, lorsqu'il aperçoit dans une vitrine de savoureuses images. Il s'arrête et lit: BIBLIOTHÈQUE DES ENFANTS. De fait, des enfants, le local en débord. Intéressé, Pierre entre; le sourire rafraîchissant d'une demoiselle aussitôt le met en confiance. « Je viens pour voir ». La demoiselle le conduit vers une table chargée d'illustrés: il vient pour voir, il pourra se contenter!

— « Tu peux t'asseoir et regarder tant que tu voudras. »

— « Merci, Mademoiselle. »

Et Pierre se plonge le nez dans un livre. Combien de temps, il ne saurait vous le dire. Il se rappelle seulement que la demoiselle est venue le déranger: « Nous fermons, c'est l'heure. Avant de partir, veux-tu me donner ton nom et ton adresse? » Il le fait de bonne grâce. « Reviendras-tu? » S'il est revenu!...

Maintenant, il apporte des livres à la maison, ne s'intéresse plus seulement aux contes, mais aux biographies, aux récits de voyages, de géographie, d'histoire. Lui qui d'abord ne voulait que s'amuser, l'habile bibliothécaire, comme par la main, l'a conduit de la fantaisie au sérieux. Grâce à cette technique, la moyenne de 65% fantaisie — 35% sérieux des lectures s'est transformée en 50% des deux.

Nommez à ce Pierrot des auteurs comme Mme de Ségur, Mme Julie Lavergne, Jules Verne, les PP. Hublet, Finn et Svenson, vous le trouverez en pays connu; il en ajoutera même que vous ne connaissez pas. Quant aux collections *les Bonnes Lectures*, *Albums de France*, *Pour Tous*, la *Bibliothèque Illustrée du Petit Français*, elles lui sont familières. C'est tout juste s'il ne regrette pas la pénurie de livres du genre sur le Canada. Pour sûr que s'il devient écrivain (il a confié à la bibliothécaire qu'il voulait le devenir), il y verra, lui!

Palper les couvertures si pimpantes, reluquer les titres blancs ou noirs, si nets, pour Pierre, quelle douce passion! Mais sait-il qu'en arrière, dans l'atelier, les bibliothécaires occupent leurs loisirs à la toilette des livres? Et que, si leur apparence conserve une telle fraîcheur, c'est qu'on a eu la précaution d'en acheter de bonnes réserves avant la guerre? Pourquoi le saurait-il? Ce n'est pas son affaire...

Une pièce qui garde un air de fête, c'est la salle d'études: table en beau bois naturel, confortables chaises à bras, étagères comblées d'ouvrages de botanique, d'entomologie, de chimie et de physique pour tous, d'histoire, de géographie, d'art, de dictionnaires quel matériel précieux pour l'écolier! Comment ne pas y étudier? Aussi voit-on de fréquentes réunions de Jeunes Naturalistes, et Pierre est du nombre...

Le brave enfant, se doute-t-il du travail accompli en lui par le livre, depuis qu'il le fréquente? Un peu, sans doute, mais plus tard!... Ce petit être réceptif qui enrichit son expérience personnelle par les contacts quotidiens avec ses parents, ses camarades, les passants de toutes classes, il est en train de se construire sa vision du monde. Si je lui disais que, par le livre, il profite de l'expérience d'un poète ou d'un savant, je l'étonnerais. Pourtant, c'est ça. L'auteur lui communique son idéal, lui offre en partage ses états d'âme, le guide dans ses voyages, le renseigne sur la beauté et le sens de la vie, sur son pays, le transporte par la poésie dans une réalité plus profonde qui enchante et purifie sa sensibilité. Petit Pierre, tu n'as pas saisi toutes ces merveilles qui s'opéraient en toi-même. On y a pensé pour toi...

Les lectures d'enfants ont pris, surtout depuis deux ans, un essor marqué au Canada français. Des bibliothèques indépendantes se sont fondées à Montréal (une centrale avec ses huit succursales), une à Québec, sous le patronage de l'Institut canadien et de la Ligue catholique féminine. Les Trois-Rivières et Chicoutimi ouvriraient bientôt les leurs; d'autres villes aussi.

La Commission scolaire catholique de Montréal a déjà accompli et continue un fort beau travail, sous la direction de M. Joseph Brunet, bachelier en bibliothéconomie des universités McGill et Columbia (N.Y.), professeur à l'Université de Montréal, et Mlle Laurette Toupin, également professeur à l'Université de Montréal. La Commission possède actuellement 42 bibliothèques scolaires (50 à la fin de mars), disposant de 26,000 volumes pour 30,000 écoliers, avec une circulation de 70 à 80,000 depuis le début de l'année. Enfin, les bibliothèques paroissiales vont ouvrir une section spéciale pour les enfants. Un mouvement d'ensemble devrait coordonner ces efforts, en assurer la permanence et l'efficacité. Verrons-nous bientôt cet organisme central, à la fois bureau d'échange et coopérative d'achat et de lumières, si utile aux bibliothèques elles-mêmes et, par elles, au relèvement de notre jeunesse, de notre peuple? Ensemble donc: les livres aux enfants, et les enfants aux livres!

SIGNES DES TEMPS

LE SENS DE L'HISTOIRE ACTUELLE

Comme toute réalité un peu vaste, elle (la décadence de notre civilisation) ne se laisse pas réduire à de grandes définitions idéologiques. L'esprit bourgeois en est le cœur, si ce mot désigne non pas tant un secteur social qu'un état d'âme, fait d'avarice, d'indifférence à autrui, d'apreté dans la revendication, de confort médiocre, avec des nuances nombreuses depuis les formes dures et agressives jusqu'aux formes douillettes et familiales. L'individualisme en est la racine, non pas le sens mesuré de la liberté, de la dignité des personnes, de la bigarrure des vocations, mais un isolement têtue de chacun dans son intérêt, dans ses goûts, dans ses ambitions, les rapports sociaux ramenés à la lutte pour la vie, à la surveillance mutuelle et à la bousculade. Le monde de l'argent en est l'instrument économique et social, avec ses classements bizarres des images de Dieu... par le nombre de cylindres d'une machine bruyante et nauséabonde. En ce qui

concernait la France, une certaine forme de démocratie parlementaire et libertaire venait, s'il était besoin, finir de gâcher ce désordre par l'incompétence, l'irresponsabilité, le débrillé, tous maux éternels, mais un peu trop installés chez nous depuis quelques dizaines d'années.

... La guerre qui secoue l'Europe n'est pas d'abord une guerre impérialiste, c'est d'abord une guerre révolutionnaire. L'Europe, divisée contre elle-même, s'accouche d'un ordre nouveau, elle en accouche peut-être le monde. Seule une révolution spirituelle et une révolution institutionnelle de même ampleur que la révolution fasciste eussent pu, peuvent encore sauver la France de la destruction. Les pays totalitaires donnent un visage frénétique à des lignes de civilisation dont nous devons découvrir après eux, mieux qu'eux, l'âme profonde. — (Emmanuel Mounier, *la Relève*, décembre 1940.)

1940 EN ACADIE

Antoine BERNARD, C.S.V.

1940, année de tristesse et d'universelle inquiétude, restera pourtant, dans les provinces de l'Est canadien et particulièrement au Nouveau-Brunswick, la date heureuse d'un progrès acadien bien marqué. Elle restera l'année d'une notable amélioration du système d'enseignement primaire chez les quelques 150,000 Acadiens du Nouveau-Brunswick. Elle formera donc contraste avec la déplorable année 1871. Avant d'exposer sommairement le fait de 1940, rappelons les grandes lignes de la situation imposée, il y a soixante-dix ans, aux 45,000 fils d'Évangéline qui se raccrochaient à la vie et à l'espérance, depuis Memramcook et Moncton jusqu'au fond des forêts du Madawaska.

L'article 93 de la Constitution de 1867 avait réservé aux provinces canadiennes toute législation en matière scolaire. Fort de ce privilège, le premier ministre du Nouveau-Brunswick, George King, fit voter par sa majorité, le 17 mai 1871, un projet de loi dit: « Acte des Écoles de paroisses », fac-similé de la loi Tupper votée à Halifax en 1864, qui créait l'école unique (c'est-à-dire anglaise) et neutre, pour tous les citoyens. Seule, à l'avenir, l'école publique *non confessionnelle* recevra l'aide des subsides du gouvernement de Fredericton. Dure alternative. S'ils veulent continuer de faire instruire leurs enfants en catholiques français, les Acadiens, pauvres et chargés de nombreuses familles, paieront une double taxe, s'arrangeront comme ils pourront de leur nouvelle condition de hors-la-loi qui rappelle trop facilement les misères d'un passé qu'ils croyaient à jamais éteint.

L'application de cette loi souleva une tempête de protestations, non seulement chez les Acadiens, mais aussi chez les Irlandais catholiques. Les trois députés catholiques que le Nouveau-Brunswick s'était donnés à Ottawa, MM. John Costigan, W. Anglin et Auguste Renaud, en appelèrent à leurs collègues de la Chambre des Communes pour réparer cette flagrante injustice. Mais que faire contre le parti pris d'une majorité toute-puissante? Le gouvernement MacDonald refusa de désavouer la loi néfaste, ce qu'il eût pu faire en usant de son droit de *veto*. Après la session de 1872, M. Renaud, député de Kent, en vue d'un *test case*, interjeta appel à la Cour Suprême du Nouveau-Brunswick d'une décision d'un magistrat de son comté qui s'appuyait sur la nouvelle loi scolaire. Le jugement, rendu en février 1873, ne reconnut aux Acadiens aucun « droit minoritaire » en la matière. Restait, comme dernière planche de salut, l'appel au Conseil Privé de Londres. A grands frais on y recourut, bien inutilement. Ce Conseil n'hésita pas à confirmer le jugement de la Cour Suprême du Nouveau-Brunswick.

Blessés dans leur dignité d'hommes et surtout, peut-être, dans leur conscience de catholiques, les Acadiens s'émurent. Comment assister impassibles à la brutale saisie de leurs meubles, de leurs instruments aratoires, de leurs animaux domestiques, en paiement d'une taxe scolaire qui les reléguait au rang des Micmacs de Tobique ou de Burnt Church? Il y a limite à tout. Il y eut du sang versé à Caraquet, en 1875...

Au lendemain de cette alerte, une sorte de *modus vivendi* s'établit, qui, sans rendre justice à la minorité française du Nouveau-Brunswick, desserra un peu la corde destinée à étrangler sa vie nationale. On toléra l'existence, dans les paroisses acadiennes, d'écoles dites *acadiennes*, comme on jette un os à gruger... Dans ces écoles spéciales, une institutrice de « troisième classe » eut la permission de donner un enseignement religieux, mais seulement après les heures de classe régulière, au moment où le poids du jour abat les plus intrépides. Quant à la langue française, on jugera de la situation qui lui fut faite par les deux remarques suivantes:

1°— Le français est ignoré à l'École normale qui forme les institutrices et accorde les brevets d'enseignement;

2°— Les études de français à l'école « acadienne » ne furent jugées dignes d'aucun certificat final, d'aucun diplôme officiel. Il n'existe qu'un « diplôme » élémentaire, à la fin de la huitième année: c'est celui de l'école publique, anglaise et neutre.

Voilà l'ordre de choses que 1940 vient de déranger dans une certaine mesure. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les causes de ce *dérangement*. Bornons-nous à enregistrer un résultat acquis, un fait consolant qui semble contenir la promesse d'une justice complète.

L'Association acadienne d'Éducation, fondée en 1937, tint à Memramcook, au mois d'août 1940, son deuxième congrès général. Évêques, clergé séculier et régulier, religieuses enseignantes, instituteurs et institutrices, officiers de la société de l'Assomption, tout l'état-major du peuple acadien se trouvait réuni dans les murs de l'université Saint-Joseph. Un mot d'ordre lancé par le vénérable évêque de Bathurst, S. Exc. Mgr Chiasson, domina les séances d'étude: « L'école est un sanctuaire où l'enfant doit apprendre à devenir homme et chrétien, fidèle et loyal à son pays et à son Dieu. » Et voici quel fut le « clou » du congrès: le ministre de l'Éducation à Fredericton, M. Blakeny, lui aussi présent à Memramcook, déclara solennellement: « Il faut nous mettre à enseigner la langue maternelle! Les Acadiens aussi bien que les Anglais doivent s'instruire d'abord de leur langue maternelle et dans leur langue maternelle. »

Depuis six mois, il y a du nouveau au Nouveau-Brunswick. L'abécédaire anglais n'apparaît plus qu'en troisième année élémentaire, et le français reste langue véhiculaire de l'enseignement jusqu'à la fin de la sixième année.

Souhaitons que l'amélioration se poursuive jusqu'au bout, y compris les classes plus avancées, les brevets et l'École normale.

Ainsi se trouvera réalisé, en Acadie septentrionale, le vœu récemment formulé et souligné par les chefs spirituels de l'Angleterre, comme l'un des moyens essentiels d'assurer la restauration sociale du monde: « Que chaque enfant, quelle que soit sa race ou sa condition sociale, ait chance égale pour une éducation appropriée à ses aptitudes. »

FRIANDISES MUSICALES

Jean VALLERAND

A PLUSIEURS reprises le cinéma, tant français qu'américain, s'est plu à offrir au public des pseudo-biographies en blanc et noir de musiciens célèbres. On s'y moque éperdument de la vérité historique, on dénature les faits, on se contente d'étoffer le scénario avec trois ou quatre légendes agréablement pleurnichardes. Dans ces conditions, le genre est d'exploitation facile: le *producer* est assuré de ne pas manquer son effet. Les spectateurs mouillent force mouchoirs à la vue d'un lamentable Beethoven aux multiples chagrins d'amour, les jeunes filles pianistes devant un Chopin poitrinaire se sentent pousser dans le dos les ailes du génie et tout le monde s'en va avec la certitude que la musique est affaire d'improvisation, que les musiciens n'ont qu'à s'asseoir à leur piano pour qu'immédiatement, sans travail, sans recherche, spontanément, naissent sous leurs doigts des chefs-d'œuvre qu'il suffira ensuite de transcrire sur papier sans y changer une note.

La conséquence de tout cela ? On ne peut plus écouter la *Sonate quasi una fantasia no 2*, ingénument surnommée *Sonate au clair de lune*, sans penser à une Julietta Giucciardi amoureuxment penchée sur l'épaule de Beethoven, ce que Julietta n'a jamais fait puisqu'elle avait quinze ans quand Beethoven lui dédia la sonate en question. On n'écoute plus la musique pour elle-même mais pour toute cette littérature sentimentale amassée autour des musiciens et de leurs œuvres.

On est un peu comme ces humanisants de la Renaissance qui ne pouvaient regarder un arbre, un ruisseau, un nuage sans immédiatement songer à toutes les lestes légendes de la mythologie ancienne. Ils avaient oublié la simplicité d'un François d'Assise et pour eux « ma sœur la lune » était le lumignon des bacchanales et « mon frère le soleil », le carquois de Cupidon.

Les films musicaux en prennent à leur aise avec l'histoire. Une production française *La Chanson de l'Adieu*, à côté d'une infinité d'autres inexactitudes, a montré Chopin improvisant, au cours de son premier concert de la salle Pleyel à Paris, l'*Étude dite révolutionnaire*. Chopin venait d'apprendre, paraît-il, la nouvelle de la révolution polonaise. Or le premier concert parisien de Chopin eut lieu le 26 février 1832. En réalité c'est le 8 septembre 1831 que Chopin apprend la révolution polonaise. A ce moment il est à Stuttgart et sous le coup de son émotion il *esquisse* ce qui deviendra l'*Étude révolutionnaire*. Il *esquisse*, n'improvise pas.

Un film américain a déjà tenté d'expliquer pourquoi la *Symphonie no 8*, en si mineur de Schubert était demeurée « inachevée ». Et l'on avait inventé cette sucrerie: un jour qu'il interprétait au piano un mouvement de cette symphonie, Schubert fut interrompu par un éclat de rire de femme. Il aimait cette femme et, se croyant à tort l'objet de dérision qui avait provoqué la malheureuse hilarité, il décida de ne pas publier en entier sa symphonie, la déchira à l'endroit de l'interruption et brûla la suite. Le film ne donnait par ailleurs aucune raison pour justifier l'éclat de rire anticonceptionnel.

L'assistance avalait cette énormité comme un verre d'eau. Ne soyons pas surpris si quantité de bonnes gens s'imaginent que les œuvres musicales naissent et meurent à cause d'un regard de femme, que chaque

sonate ou symphonie est l'image d'un chagrin d'amour, d'une séparation ou d'un malheur sentimental. Certes les musiciens comme les autres hommes sont capables d'aimer, de souffrir ou d'être heureux par l'amour. Quand ils font de la musique, ils pensent avant tout à la musique et une sonate n'est pas un portrait de bien-aimée ou une lettre à l'absente.

Les scénaristes prennent bien soin d'avertir le public que le film n'est pas historique, qu'il ne tend qu'à peindre par des fictions un caractère d'artiste, etc. Fort bien ! Seulement, si vous croyez que les spectateurs prêtent attention à ces avis, installez-vous professeurs de naïveté. La plupart croient à ces inventions comme à paroles d'Évangile et vous arracheraient les yeux, si vous alliez affirmer devant eux que telle n'est pas la vérité.

Si l'on fait de la légende qu'on en fasse et uniquement, mais qu'on n'aille pas fausser l'histoire, situer un musicien dans une ville où il n'est jamais allé, montrer Mozart enfant exécutant son opus 459 ; en un mot, qu'on n'aille pas faire débiter la révolution polonaise alors qu'historiquement elle est déjà terminée !

Apprendre l'histoire de la musique dans les films est tout aussi périlleux qu'apprendre l'histoire de France dans Alexandre Dumas.

Si je m'élève contre cette exploitation de la légende musicale, c'est que la musique en souffre. A force de voir défiler sur l'écran ces gentils mensonges, on en vient à oublier que la musique est un art, que, comme tous les arts, elle a ses lois où l'improvisation n'a pas de place ; qu'il y a, dans la musique comme dans la littérature, un métier qu'il faut apprendre. On pense trop facilement que l'inspiration explique tout et l'on ne veut pas pardonner aux jeunes compositeurs de ne pas écrire des chefs-d'œuvre du premier coup.

Il y a plus grave. On cherche dans la musique des frissons, des sensations délicieusement troublantes. Dans la bonne et vraie musique cela n'existe pas. Avant d'aller voir un de ces films, l'amateur de musique devrait se renseigner. Il s'est publié d'excellentes histoires de la musique: qu'il les consulte. Il arrivera au théâtre armé, prêt à se défendre. Cela ne l'empêchera pas d'écouter avec plaisir la musique qui y sera jouée et il pourra en plus s'amuser des inexactitudes que les scénaristes pour films historiques ne manquent jamais de commettre. Il pourra par la suite corriger les impressions fausses de ses amis et il aura ainsi rendu un immense service à la musique.

Il sera en mesure de pénétrer dans le monde intérieur où naît la musique, il comprendra la véritable personnalité des compositeurs et le processus de la création musicale. Ajoutant à la joie d'écouter musicalement de la musique (ce qui est la seule vraie manière) le plaisir intellectuel d'une analyse psychologique, il aura été beaucoup plus loin dans l'étude de l'homme que tous ceux qui se délectent à la pensée d'un Chopin poitrinaire et malheureux en amour, d'un Beethoven sourd mais généreux, d'un Schubert laid mais sympathique.

Que les directeurs de films qui prétendent écrire avec de la lumière et des ombres la gigantesque aventure des compositeurs de génie daignent s'en souvenir: la musique n'est ni un gargarisme ni un aphrodisiaque, mais une nourriture pour toute l'âme.

LA PRIÈRE EST UNE FORCE

Alexis CARREL, M.D.

La direction du Reader's Digest nous autorise aimablement à reproduire ce « témoignage » de l'illustre savant du Rockefeller Institute, paru dans le numéro de mars de la revue. La traduction est de RELATIONS.

LA prière n'est pas seulement un acte du culte; c'est aussi l'émanation invisible du sens religieux chez l'homme, la forme la plus puissante d'énergie qu'il puisse dégager. On peut démontrer l'influence de la prière sur l'esprit et le corps humains tout comme celle des sécrétions glandulaires. Vitalité physique accrue, vigueur d'esprit et courage moral plus grands, intelligence plus aiguë des réalités qui fondent les relations humaines, autant d'indications qui permettent d'en apprécier les résultats.

Si vous prenez l'habitude de la prière sincère, votre vie en portera l'empreinte évidente et profonde. La prière marque d'un sceau indélébile nos actes et nos attitudes. On note chez ceux dont elle enrichit la vie intérieure une certaine tranquillité du maintien, un certain calme de la physionomie et de tout le corps. Dans les profondeurs de la conscience, une flamme scintille. L'homme se voit. Il découvre son égoïsme, son ridicule orgueil, ses frayeurs, ses convoitises, ses fautes. Il acquiert le sens de l'obligation morale, de l'humilité intellectuelle. Et l'âme s'achemine ainsi vers le royaume de la grâce.

La prière est une force aussi réelle que la gravitation. En qualité de médecin, j'ai vu des gens, que tous les autres traitements n'avaient su guérir, arrachés à la maladie et à la mélancolie par l'effort serein de la prière. Elle est l'unique force dans notre monde, semble-t-il, qui puisse triompher de ce qu'on appelle « les lois de la nature »; et l'on a qualifié de « miracles » les circonstances dramatiques où elle y a réussi. Mais un miracle permanent, plus discret, s'accomplit sans cesse dans les cœurs d'hommes et de femmes ayant découvert dans la prière la source inépuisable de l'énergie qui les soutient dans leur tâche de chaque jour.

Trop de gens considèrent la prière comme une routine verbale et formaliste, un refuge pour les faibles, ou une puérile demande de faveurs matérielles. Nous sous-estimons pitoyablement la prière quand nous nous la représentons ainsi, tout comme nous déprécions la valeur de la pluie en la décrivant comme quelque chose qui remplit la baignoire des oiseaux dans notre jardin. Bien comprise, la prière est une activité virile indispensable au développement complet de la personnalité —suprême intégration des plus hautes facultés de l'homme. Seule la prière réalise cette union parfaite et harmonieuse du corps, de l'intelligence et de l'âme, qui donne au fragile roseau qu'est l'homme sa force inébranlable.

Les mots « Demandez et vous recevrez » ont été vérifiés par l'expérience de l'humanité. Sans doute, la prière ne peut ressusciter l'enfant mort ni soulager la souffrance physique, mais, à la façon du radium, elle est une source d'énergie lumineuse et auto-génératrice.

Comment se fait-il donc que la prière accroisse nos forces d'un tel dynamisme? Pour répondre à cette question (qui n'est pas du ressort de la science, cela va sans dire), je dois signaler que toutes les prières ont un caractère commun. Les hosannas triomphants d'un grand oratorio comme l'humble requête de l'Iroquois demandant une heureuse chasse démontrent la même vérité : que l'être humain cherche à accroître ses énergies limitées en

se tournant vers la Source infinie de toute énergie. Lorsque nous prions, nous nous rattachons à la force motrice inépuisable qui fait tourner l'univers. Nous demandons qu'une part de cette énergie nous soit accordée, selon nos besoins. L'acte même de notre demande comble nos déficiences, et nous nous relevons fortifiés et refaits.

Mais nous ne devons jamais implorer Dieu simplement pour la satisfaction de nos caprices. La prière dont nous tirons le plus de valeur n'est pas la prière de demande, mais celle où s'exprime notre désir de Lui ressembler davantage. La prière devrait être considérée comme un exercice de présence de Dieu. Un vieux paysan était assis tout seul dans le dernier banc d'une église de village. « Qu'est-ce que tu attends là? » lui demanda-t-on; « Je L'avise, dit-il, et Il m'avise ». L'homme ne prie pas seulement pour que Dieu pense à lui, mais afin de penser lui-même à Dieu.

Qu'est-ce donc que la prière? L'effort de l'homme pour rejoindre Dieu, pour communier avec cet être invisible, créateur de toutes choses, sagesse infinie, vérité, beauté et force, Père et Rédempteur de tout homme. Mais le terme de la prière demeure toujours caché à l'intelligence, car la parole et la pensée défont, lorsqu'on tente de décrire Dieu.

Nous savons, cependant, que chaque fervente prière adressée à Dieu rend meilleure notre âme, et notre corps lui-même. Un homme ou une femme ne saurait prier un seul instant sans en recueillir quelque fruit. « Personne n'a jamais prié, dit Emerson, sans apprendre quelque chose. »

On peut prier partout. Sur la rue, dans le métro, au bureau, à l'atelier, à l'école, aussi bien que dans la solitude de sa chambre, ou au milieu de la foule dans une église. Rien n'est prescrit: ni attitude, ni temps, ni lieu.

« Pense à Dieu plus souvent que tu ne respires », disait Épictète le Stoïcien. Pour façonner vraiment la personnalité, la prière doit devenir habitude. Il est insensé de prier le matin, et de vivre comme un barbare le reste du jour. La vraie prière est une manière de vivre; et une vie vécue véritablement est, à la lettre, une manière de prier.

Les meilleures prières ressemblent aux improvisations amoureuses d'esprits doués, reprenant sans cesse le même thème sans jamais se répéter. Notre prière à tous ne saurait être originale comme celle d'une sainte Thérèse ou d'un Bernard de Clairvaux, dont l'adoration s'exhalait en paroles d'une mystique beauté. Fort heureusement, leur éloquence n'est pas requise de nous. Le moindre de nos élans vers la prière est discernée de Dieu. Même si nous balbutions lamentablement, ou si nos langues sont chargées de mensonge ou de vanité. Il accepte nos pauvres syllabes de louange, et nous inonde des manifestations vivifiantes de son amour.

Aujourd'hui plus que jamais, la prière s'impose de toute nécessité aux hommes et aux nations. Le manque d'insistance sur le sens religieux a conduit le monde au bord de la ruine. On a laissé tristement inexploité notre source de puissance et de perfection la plus profonde.

La prière, activité première de l'esprit, est de rigueur dans la vie privée. L'âme dont l'homme s'est désintéressé doit retrouver assez de vigueur pour s'affirmer une fois encore. Car si la force de la prière, une fois de plus libérée, s'insère dans la vie du commun des hommes, si l'esprit formule ses aspirations avec courage et audace, on peut encore espérer que nos prières pour un monde meilleur soient exaucées.

HORIZON INTERNATIONAL

CITÉ DU VATICAN **C**OMME ses prédécesseurs, Pie XII s'efforce d'alléger la détresse des prisonniers de guerre et des réfugiés. Mgr Besson, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, publia récemment un rapport complet à ce sujet dans le journal catholique de son diocèse.

Après le début de la guerre, le Pape tenta d'envoyer un délégué en Pologne, mais cette démarche n'aboutit point. Depuis lors, grâce à des quêtes faites surtout en Argentine, le Pape a pu aider dans une large mesure les réfugiés victimes de la guerre et les prisonniers qui se trouvaient en Allemagne, Portugal, Lettonie, Lithuanie, Esthonie, Suède, Algérie, Roumanie et Pologne. Les réfugiés polonais qui se trouvent en Italie furent l'objet d'une sollicitude particulière; les évêques polonais furent autorisés à garder le Denier de St Pierre, recueilli avant la guerre, pour venir en aide aux fidèles. La même autorisation fut accordée aux évêques de Hollande pour les victimes de la guerre restées dans leur pays. Le Pape a pu assister aussi des Français, Belges et Hollandais.

Les Délégués apostoliques en Grande Bretagne, Australie, Égypte, Palestine, Madagascar, Canada et dans les Indes, grâce à la coopération des autorités, ont pu assurer l'assistance spirituelle aux prisonniers allemands et italiens. Des sommes d'argent, à l'occasion de Noël, ont été données par le Saint-Siège pour distribuer des cadeaux dans les camps de prisonniers. Des sommes d'argent furent également mises à la disposition du Nonce apostolique de Berne (Suisse).

Un bureau d'information a été établi au Vatican pour rechercher les réfugiés, les disparus et les prisonniers de guerre. Le Saint-Siège est en contact permanent avec le Centre suisse pour les victimes de la guerre, établi à Fribourg, et avec la Croix Rouge Internationale.

Ce travail d'assistance aux prisonniers est beaucoup plus difficile que durant la guerre précédente. Les entraves principales viennent du manque de nourriture, de la difficulté de transmettre et de recevoir l'argent, de la fermeture de frontières, du blocus maritime et de l'indifférence affichée par certains pays aux suggestions du Saint-Siège. Néanmoins, comme le remarque le *Catholic Herald* du 10 janvier auquel nous empruntons ces détails, le Souverain Pontife garde l'espoir de pouvoir faire davantage.

MEXIQUE **D**E tous côtés se manifeste une activité religieuse surprenante. Dans le dernier numéro du Bulletin bibliographique de la *Buena Prensa* (La Bonne Presse, Donceles 99-A, Apartado 2181) de Mexico, nous avons compté environ 120 titres de revues catholiques publiées au Mexique, — sans compter les tracts et feuilles moins importantes. On insiste beaucoup sur l'enseignement du catéchisme, sur l'Action catholique. Les écrivains jésuites arborent leurs initiales S.J. Parmi les revues, signalons en passant une heureuse initiative qui pourrait être utilement imitée. C'est *La Cruzada*, un hebdomadaire illustré pour enfants, qui remplace avantageusement les « feuilles comiques » de la grande presse.

Nuestra Vida du 1 janvier 1941 nous donne des détails sensationnels sur la vie religieuse à Tabasco. Cette province, longtemps gouvernée par un des sectaires les plus enragés du Mexique, Garrido Canabal, était consi-

dérée comme la plus abandonnée de tout le pays. Toutes les églises avaient été démolies, tous les prêtres avaient été écartés ou supprimés. En mai 1938, la capitale de Tabasco, Villahermosa, fut envahie durant la nuit par une multitude de paysans qui manifestèrent bruyamment pour obtenir le droit de rebâtir leurs églises et d'y célébrer les offices religieux. Le 14 mai 1938, au cours de cette manifestation, la première Messe fut célébrée à Tabasco par un prêtre qui était venu avec le cortège de paysans! Puis, la police et l'armée chassèrent les manifestants de la ville. Depuis lors, l'évêque du diocèse, Mgr Camacho a pu revenir et, avec huit prêtres, il se remet à évangéliser son peuple. Ils ont trouvé le diocèse dans un état lamentable. Des milliers d'enfants n'étaient pas baptisés, les gens n'étaient pas mariés, on n'allait pas à la Messe le dimanche et les fêtes, on ne faisait plus ses Pâques. Tout n'était pas dû à la persécution de Garrido Canabal. Depuis de longues années il n'y avait pas eu de prêtres dans de nombreuses localités.

L'évêque et ses huit assistants se remirent donc à la besogne. On prêche des missions populaires dans les campagnes, et les gens viennent avec une véritable avidité entendre la parole de Dieu. C'est, paraît-il, quelque chose d'extraordinaire. L'évêque lui-même s'est chargé de faire le catéchisme aux enfants. Un peu plus d'un millier — garçons et filles — viennent à ses classes de catéchisme, avec une persévérance qui fait l'admiration du prélat. Ainsi, à Tabasco comme ailleurs, les persécuteurs les plus acharnés finissent par disparaître, leur nom est déshonoré, et l'Église recommence paisiblement à réparer les dégâts.

Au sujet de l'attitude des catholiques mexicains dans la crise actuelle, il peut être intéressant de citer cette page d'un livre intitulé : « L'Église catholique et le racisme allemand », par un « prêtre mexicain ». L'ouvrage, publié sur la fin de 1939 vient de nous arriver; nous citons le commencement et la fin de la conclusion :

Non Possumus . . . Non licet!

« Non, vraiment, nous ne pouvons pas! Il n'est pas permis aux catholiques, ni même aux chrétiens, quelle que soit la confession à laquelle ils appartiennent, d'être les partisans du chef du racisme allemand et de son œuvre, la Nouvelle Grande Allemagne.

« Nous ne pouvons pas prendre la part de celui qui se déclare ouvertement l'ennemi de Jésus-Christ et de son Église.

« Nous ne pouvons louer et applaudir le génie d'un homme qui, d'après sa propre confession, se sent guidé comme un somnambule par un démon intérieur vers les hauteurs du Maître du Monde, — c'est-à-dire à assumer le rôle décrit par l'Écriture comme étant celui de l'Antéchrist.

« Nous ne pouvons nous rendre complices, par notre approbation et notre admiration, de l'orgueil insensé d'un homme qui permet aux multitudes enivrées par son éloquence de l'acclamer comme leur Christ unique.

« Nous ne pouvons rester tranquilles et satisfaits devant la suprême hypocrisie d'un homme qui, en feignant des sentiments de paix et de respect, s'est misérablement joué de la confiance du Vicaire de Jésus-Christ. . .

« Il ne nous est pas permis de nous désintéresser des angoisses intérieures de beaucoup de braves Allemands, atterrés devant les horreurs qu'on accumule en leur nom.

« Il ne nous est pas permis de fermer l'oreille à la voix douloureuse des évêques d'Allemagne et d'Autriche, de Pologne et de Tchécoslovaquie, qui crient au ciel pour demander miséricorde, afin que la tempête qui détruit leurs bergeries s'éloigne.

« Il ne nous est pas permis de fermer l'oreille à la voix du Vicaire de Jésus-Christ qui nous décrit la doctrine raciste, base et fondement de la nouvelle Allemagne, le péril le plus grand des temps modernes pour l'Eglise de Jésus-Christ.

« Dans cette lutte de Hitler contre le Christ, de la Nouvelle Grande Allemagne contre l'Eglise de Jésus-Christ, nous devons être à côté du Christ et de son Eglise.

« Le Seigneur a dit: Celui qui n'est pas avec moi est contre moi!

« Malheur à celui qui se met du côté des ennemis de Jésus-Christ ».

FRANCE UN arrêté de M. Jacques Chevalier, secrétaire général à l'Instruction publique, a fixé de nouveaux programmes de morale dans les cours supérieurs de 2^{ème} année des écoles primaires publiques, les cours préparatoires des écoles primaires supérieures, et les classes de première et de seconde année dans ces mêmes écoles. M. Chevalier observa que les devoirs envers Dieu devaient être enseignés dans les écoles primaires, suivant l'arrêté du 18 février 1887 et que cet enseignement fut toujours au programme officiel jusqu'à la guerre; en fait, cependant, beaucoup d'instituteurs le passèrent sous silence, soit qu'ils fissent ouvertement profession d'athéisme, soit qu'ils obéissent aux injonctions des loges maçonniques, ou aux tendances de certains syndicats, soit qu'ils crussent à tort qu'un tel enseignement était en contradiction avec la laïcité. L'idée de Dieu, continue le secrétaire général, ne relève pas uniquement de la foi, mais aussi de la raison; le dogme catholique le proclame explicitement. « L'école sans Dieu a donc vécu; l'école laïque, c'est-à-dire non confessionnelle, subsiste, mais elle sera comme régénérée. Désormais, puisque les nouveaux programmes entreront en vigueur au mois de janvier prochain, les enfants recevront des instituteurs et institutrices, une formation morale qui retentira profondément sur les destinées de la France. » Dans le programme de morale, on développera aussi les notions concernant la famille, en particulier le devoir impérieux de fonder un foyer et de maintenir sa stabilité, la nation, notamment les traditions françaises et l'idéal national, enfin la grande et la petite justice.

Les négociations au sujet du rapatriement des prisonniers de guerre ne semblent pas aboutir. L'Allemagne, d'ailleurs, réquisitionne des ouvriers dans la France occupée pour les faire travailler en Allemagne. Dans une seule province, en décembre, 10,000 hommes furent ainsi mobilisés et emmenés en Allemagne dans des wagons à bestiaux. Ecrivant dans *America* (15 février 1941), M. Frans van Cauwelaert dit qu'environ « 40,000 chômeurs et leurs familles, menacés de famine s'ils refusaient l'invitation de l'armée d'occupation, ont consenti à aller travailler en Allemagne ». On a besoin d'ouvriers, outre Rhin. L'envoi de paquets aux prisonniers français a été suspendu du 7 décembre au 1 janvier.

ANGLETERRE VOICI longtemps que les catholiques anglais s'inquiètent au sujet de la propagande communiste. Le dernier document qui nous arrive est un ordre du jour adopté par les catho-

liques de Glasgow et publié par le *Catholic Herald* de Londres le 10 janvier:

« Fermement convaincue que le communisme est intrinsèquement pervers et que l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne, l'Union catholique de l'archidiocèse de Glasgow, présidée par l'archevêque, et représentant le clergé et le laïcat de l'archevêché, a déterminé d'inviter tous les catholiques de l'archidiocèse à la résistance énergique contre les attaques du parti communiste de Grande-Bretagne.

« Les communistes, en professant un ardent désir de paix, et en se donnant comme les plus zélés promoteurs et propagandistes du mouvement pour la concorde dans le monde, s'efforcent perfidement de pénétrer dans toutes les associations politiques et religieuses; ils s'efforcent sournoisement de cacher sous un manteau d'idées, en elles-mêmes peut-être bonnes et attrayantes, les véritables desseins du communisme, qui sont l'anéantissement et la destruction complète de toute autorité civile et de la religion chrétienne.

« Ces forces, dont la puissance gagne en Grande-Bretagne (*which are to-day gathering momentum*) sont les mêmes auxquelles, il y a quelques années, on permit d'organiser un Congrès athée à Londres pour nier publiquement l'autorité du Dieu Tout-Puissant, source de toute autorité, et pour encourager et assister publiquement les éléments subversifs et révolutionnaires de Grande-Bretagne dans leurs efforts avoués de détruire l'autorité civile de ce pays. Devant ces faits, et convaincue que la guerre que nous faisons est une guerre contre le mal, l'Union catholique affirme solennellement que le communisme, fondé et basé sur des doctrines condamnées comme mauvaises par l'Eglise catholique, doit être rejeté avec toute l'énergie possible, et que ses agents doivent être dénoncés dans toutes les occasions comme promoteurs de ces maux ».

L'archevêque de Glasgow est particulièrement troublé par la pénétration du communisme dans la jeunesse.

Le *People's Convention* qui se réunit à Londres le 15 décembre 1940 ouvrit les yeux à de nombreux Anglais qui, jusqu'à cette date, haussaient les épaules quand on leur parlait de communisme. Elle fut abondamment commentée dans la grande presse. Un mémoire fut donné au Home Office sur l'activité communiste en Grande-Bretagne durant la guerre. Parmi les orateurs de la *Convention*, un jeune Irlandais du *Connolly Club* s'éleva contre la division de l'Irlande, déclara que l'Irlande ne céderait jamais de bases navales à l'Angleterre « pour l'aider à faire sa guerre d'oppression ». Une jeune fille, *in her teens*, prit la parole au nom des Jeunes Travailleurs pour dire: « Nous n'avons aucune raison de lutter pour ce Gouvernement, dont le but est de nazifier la jeunesse et de l'enrégimenter pour son effort de guerre futur ». Elle glorifia la vie soviétique, comme aussi celle qui la suivit. On applaudit frénétiquement les 6 points de la *Convention* dont l'élément essentiel était de « former un Gouvernement du Peuple » et de « conclure une paix du peuple avec Hitler ». On voulait à tout prix créer l'atmosphère de défaitisme qui conduisit la Russie de 1917 à la paix « populaire » de Brest-Litovsk. Puis, tandis que le président du Congrès fit fermer les portes, on procéda à une quête: Il fallait 200 livres sterling pour continuer la propagande.

La réaction générale, en Angleterre, fut vive. La grande presse commença à s'occuper sérieusement du communisme, et le *Daily Worker* fut supprimé. Il ne suffit pas, cependant, de parler contre le Communisme.

La *Catholic Social Guild*, dirigée depuis de longues années par le P. O'Hea, établit des cercles d'études dans les abris anti-aériens. Il suffit d'être trois pour commencer un cercle d'études; il faut s'arrêter à 10 heures du soir pour laisser les gens dormir. D'autres initiatives se manifestent: la Ligue *Pro Deo* publie de nombreux manifestes chaque mois. Le *Catholic Herald* du 10 janvier annonce une vaste campagne de coopération inter-confessionnelle sur le programme proposé par les chefs des groupements religieux de Grande-Bretagne le 21 décembre.

ALLEMAGNE

ON rapporte que les faibles et les aliénés sont systématiquement supprimés. « On les entasse dans des chambres hermétiquement fermées, et l'on fait pénétrer des gaz empoisonnés dans ces chambres; les victimes sont étouffées. Cent mille auraient été récemment supprimés ainsi, comme autant de fardeaux inutiles à la société. Les vieillards des asiles auraient maintenant leur tour. Nous espérons, par égard pour la nature humaine, que ces nouvelles ne sont pas vraies, mais des païens qui ont les principes qu'ont les nazis ne peuvent faire autre chose avec les membres incapables de la société ». Cette nouvelle est donnée par le *Sendbote des Göttlichen Herzens Jesus*, publié par les PP. Franciscains à Cincinnati, Ohio (février 1941). La même revue rapporte qu'il est désormais interdit de célébrer la messe en Allemagne avant 10 heures du matin chaque fois qu'il y a eu alarme aérienne durant la nuit. Les chapelles des évêques ne sont pas exemptes. Les habitants doivent avoir la possibilité de récupérer le sommeil perdu durant la nuit, mais les tramways, les postes et les restaurants fonctionnent comme d'habitude. — A Stuttgart, le Centre catholique pour la diffusion de la Bible a distribué en un seul mois 25,000 exemplaires du Nouveau Testament. Les étudiants en théologie qui sont à l'armée, les aumôniers militaires, les aumôniers d'hôpitaux, les séminaristes affectés au service des malades et de nombreux simples soldats veulent lire la Bible.

La cathédrale de Strasbourg a été désaffectée et est devenue un temple nazi. Déjà en 1933, le chef néopaïen, Ernst Bergmann, avait prophétisé que la croix d'Odal serait arborée un jour sur la cathédrale de Strasbourg. Bâtie au courant du XIII^e siècle, et achevée au X^e, cette cathédrale est considérée comme une merveille du style gothique rayonnant. La flèche monte à une hauteur de 576 pieds; la façade est considérée comme une des œuvres les plus parfaites de l'architecture gothique. L'horloge de la cathédrale, célèbre dans toute l'Alsace, a un complexe mécanisme d'automates qui viennent sonner les heures. Le dernier évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, a été chassé de son diocèse.

URSS

ON se demande souvent pourquoi, en URSS tandis que de gigantesques entreprises sont fréquemment lancées — le Magnitogorsk, le Dnieprostroï et tant d'autres —, que les ouvriers travaillent comme des forçats (tel est le sens du stakhanovisme) et que l'État obtient les services gratuits de millions de prisonniers, la production augmente si peu, et le niveau du confort est si bas que les soldats soviétiques, arrivant dans les marais de Polésie, furent émerveillés par ce qu'ils virent dans les magasins? La réponse nous est suggérée par la *Pravda* du 13 novembre 1940. L'auteur anonyme du premier-Moscov nous explique que le plan d'État coopère au travail de milliers d'entreprises et que, lorsqu'il n'est pas rempli dans un seul secteur,

toute l'industrie est paralysée. Il cite divers exemples. L'usine Liuberetskij, où l'on fait des machines agricoles, a si bien rempli ses tâches que pour les trois quarts de l'année, elle a reçu le fanion du Commissariat de l'Industrie moyenne, honneur absolument unique! Néanmoins, cette même usine, durant cette période, n'exécuta pas les commandes qui lui avaient été faites par deux autres importantes entreprises. Ces deux dernières chôchèrent. Désordre ailleurs! D'autres exemples: l'usine *Etna Rouge* dépendait de l'usine Kirov de Makievka pour 1700 tonnes de matériaux agricoles. L'usine Kirov allait mal. Commissaire du peuple, vice-commissaire du peuple de donner des ordres catégoriques au directeur de l'usine Kirov. Peine perdue. L'*Etna Rouge* reçut en tout 140 tonnes, dut rentrer sa fumée et sa lave pour 1300 tonnes. Ceux qui dépendaient de l'*Etna Rouge*, pour les mêmes raisons, ne purent aller de l'avant avec leur besogne. L'auteur de cet article insiste pour que l'on travaille mieux! Dans une correspondance précédente, nous avons cité des décrets du Gouvernement soviétique autrement péremptoirs sur la « discipline du travail ». Rien n'y fait. Le monopole d'État absolu ne vaut rien. Il faut qu'il y ait une certaine concurrence, mais c'est là chose trop répugnante à l'orthodoxie communiste pour qu'un simple journaliste puisse, à cette date, en parler en URSS.

La *Pravda* du 12 novembre 1940 nous entretient sur l'agitation antireligieuse à Ivanovo. Il s'agit d'une des plus anciennes provinces de la Russie du Nord. Les villes de Vladimir sur Kliazma, Iuriev Polski, Suzdal, qui se trouvent dans cette province, étaient déjà célèbres quand Moscou n'était composé que de quelques huttes. La *Pravda* nous dit qu'avant la révolution il y avait, dans la région d'Ivanovo, 1,430 églises et 40 monastères. Nous acceptons ces chiffres, en ajoutant que beaucoup de ces églises étaient décrites dans tous les manuels d'archéologie ou d'art russes, dans la plupart des traités sur l'architecture et la peinture byzantines. Périodiquement, la presse antireligieuse s'occupe d'Ivanovo. C'est évidemment une région critique. Cette fois, on nous dit que l'activité des gens d'église et des dirigeants de sectes dissidentes tend « à énerver et à saper la discipline du travail, surtout durant les travaux d'été ». Il s'agit sans doute d'une campagne contre la célébration des fêtes d'été: l'Ascension, la « Trinité » (c'est le nom populaire qu'on donne à la Pentecôte), la Saint-Jean, l'Assomption, la Saint-Georges. La *Pravda* établit un programme d'action antireligieuse: on rejette les mesures administratives! Cela nous laisse sceptiques, car nous pourrions aligner des textes nombreux, dont plusieurs remontent aux origines de la révolution, où les bolcheviques interdisent de lutter contre la religion par des « mesures administratives ». Ils veulent dire seulement que les « mesures administratives » doivent être laissées à la police et non à l'initiative individuelle. Un soviétique de village avait imposé à un groupe religieux des restaurations d'église pour la somme de 40,000 roubles (environ 19,000 dollars). Les vingt paysans, semble-t-il, réunirent l'argent, et on leur donna le ciment. La *Pravda* proteste! Il y eut une grande réunion des dirigeants communistes de toute la région, le 23 octobre, pour imposer à tous les membres du parti de « lutter contre la religion ». Mais le journal remarque que les résultats ne seront obtenus que si « les organisations du parti et du kom-somol s'engagent dans la propagande antireligieuse, s'ils considèrent le travail antireligieux comme leur devoir imprescriptible de membres du parti ».

LIVRES RÉCENTS

Cardinal VILLENEUVE: *Le Saint Baptême. Grâce baptismale.* — Québec, L'Action Catholique, 1939. 72 p., 19 cm., \$0.35.

Cardinal VILLENEUVE: *Le Saint Baptême. Éléments sacramentels.* — Québec, L'Action Catholique, 1940. 102 p., 19 cm., \$0.45.

LES SERMONS de l'Avent et du Carême, prononcés par S. Em. le cardinal Villeneuve dans la basilique de Québec, constituent déjà une magnifique Somme doctrinale; chaque année, de nouvelles publications enrichissent cette magistrale synthèse. Les Vertus: justice, tempérance et pureté, le Mariage, les divines Écritures, la Messe, toutes ces questions ont été exposées avec une remarquable maîtrise théologique.

Deux fascicules plus récents traitent du Baptême. Le premier est une étude de la « Grâce baptismale ». Citons un passage de l'Avant-Propos, qui indique lumineusement la finalité et le plan des instructions: « On ne saurait former nos fidèles à une vie chrétienne bien assise, forte, rayonnante, comme furent formés ceux de la génération des martyrs, comme il en faudrait beaucoup de nos jours pour reconquérir nos sociétés modernes, détournées du Christ et paganisées, qu'à la condition de les instruire des doctrines substantielles du christianisme, de leur inspirer une vie intérieure profonde et active, qu'en leur faisant connaître le sens sublime de leur baptême, les réalités de leur filiation divine, de l'inhabitation de l'Esprit divin en eux, de leur incorporation au Christ ». Le Baptême nous fait enfants de Dieu, temples de la Sainte Trinité, membres du Corps mystique; ces trois aspects de la grâce sanctifiante sont développés en trois sermons, où la densité doctrinale s'allie harmonieusement à la souplesse et à la clarté du style. Les plus beaux textes de l'Évangile et de saint Paul sont commentés d'une manière vivante, suggestive, qui fait entrevoir aux âmes chrétiennes les mystérieuses splendeurs du *don de Dieu*.

La seconde série d'instructions traite des « Éléments sacramentels » du Baptême. Définition et institution du sacrement, l'eau et la formule sacramentelle, le ministre, le sujet, les effets du Baptême, tels sont les thèmes des cinq conférences. Cet exposé théologique et canonique est de nature « à affermir les chrétiens dans leur foi, en leur faisant constater la logique et la consistance des enseignements de l'Église. À méditer la sacramentalité du Baptême, les fidèles ne peuvent qu'être émus de tant de sublimité enveloppée en tant de simplicité. Et c'est là un trait des œuvres divines. » (Avant-Propos).

Ces opuscules, si riches de doctrine, animés d'un souffle apostolique, devraient être lus et médités par tous les fidèles soucieux d'approfondir leur christianisme. Ils y trouveront un aliment substantiel et savoureux, des *vitamines* spirituelles, qui tonifient l'âme et fortifient la foi.

Immaculée-Conception

Louis CHAGNON

Daniel O'CONNELL, S.J.: *Kindly Light. A Second Cardinal Newman Prayer Book.* Compiled from his writings. — New York, America Press, 1941. 346 p., relié, 19 cm., \$2.50.

LE CARDINAL NEWMAN était reconnu, à son époque, comme le plus grand écrivain anglais en philosophie et théologie chrétiennes; mais, en ces derniers temps, ses œuvres ascétiques aussi se sont concilié une attention et une faveur de plus en plus marquantes. En voici un deuxième volume, édité par un Jésuite américain, contenant une série de courts extraits des sermons du Cardinal. Le thème général en est la Rédemption, et le livre se divise en trois parties d'une centaine de pages

chacune, ayant comme titres respectifs: la Voie, la Vérité et la Vie.

La forme adoptée — une suite de paragraphes sans trop de lien — rappelle les *Pensées* de Pascal; et malgré la différence des sujets, il y a une ressemblance notable entre les deux œuvres. Newman insiste fortement et avec respect sur le Plan divin de notre salut, — sa Sagesse transcendante, sa Sainteté, son Droit à la soumission de nos volontés; et il joint à ce respect des intentions divines une connaissance profonde de la psychologie. Il n'y a pas un coin de l'âme humaine qu'il n'ait scruté délicatement, et l'éditeur de ce volume nous révèle quelques paragraphes inoubliables d'analyse psychologique.

Enfin ces « *Pensées* » de Newman sont revêtues d'une phrase anglaise claire et musicale; et cette beauté du style, loin de distraire des vérités énoncées, ajoute un relief nouveau aux leçons familières de l'Évangile.

Immaculée-Conception

Roderick McKENZIE

A.-M. GRANGER, O.P.: *Comment préparer son Mariage?* — Montréal, (Œuvre de Presse Dominicaine, N.D.G.), 1941. 192 p., 19 cm., \$0.60.

LE BEAU MÉTIER d'époux et de père exige une préparation sérieuse, parce qu'il est une collaboration au travail du Créateur et que sa permanence affecte toute la vie. À cette tâche est consacré cet ouvrage dont la réédition révèle la bienfaisante opportunité.

Les divisions frappent par leur netteté didactique. La préparation éloignée: but, nécessité, qualités, points de vue physique, intellectuel, moral et économique, forme la première partie, tandis que dans l'autre, la préparation prochaine est ramenée au problème des fréquentations: nature, légitimité, erreurs, lois, dangers et portée. Ainsi rangée, on trouvera sur la psychologie des relations entre jeunes gens et jeunes filles une somme intéressante de notations théoriques et surtout pratiques, mêlées à des anecdotes ou à des citations judicieusement choisies. Ce livre se tient en contact avec la vie, par l'expérience sacerdotale de l'A.; le ton en est varié jusqu'à manquer parfois d'unité, le trait réaliste jusqu'à fausser la perspective d'ensemble de notre milieu. On aimerait ici et là, comme dans la question des sorties, une nuance qui tienne compte des conditions du logement moderne et d'autres facteurs sociaux qui amènent l'évolution des comportements humains. Mais il reste que sur nombre de points ces pages seront un excellent instrument d'éducation familiale et que certains passages, notamment sur la santé, l'économie ou le contrôle des parents susciteront des inquiétudes salutaires.

Le mariage est ici montré tant dans sa réalité psychologique, ce qui prévient toute désillusion, que dans sa beauté mystique, ce qui lui donne un sens d'éternité et plaira aux jeunes d'aujourd'hui. Aussi ce livre continuera à rendre service: il aidera les futurs époux à se comprendre vraiment.

Jacques COUSINEAU

Jacques MARITAIN: *Le Crépuscule de la Civilisation.* — Montréal, Éditions de l'Arbre, 340, avenue Kensington, 1941. 92 p., 19 cm., \$0.60.

LA CONFÉRENCE MÉMORABLE que M. M. donnait au Théâtre Marigny de Paris en février 1939, une nouvelle entreprise d'éditions, rattachée à LA RELEVÉ, la publie aujourd'hui en un petit volume élégant. Ceux qui alors assistèrent à ces conférences dites des Ambassadeurs, à ce loyal examen de conscience et prodigieux ressaut moral que les accords de Munich provoquèrent en France, ne peuvent oublier de sitôt les gloires de ce couchant où, comme il arrive dans l'histoire

humaine, selon M. M., « se mêlaient déjà les premières lueurs d'un crépuscule du matin »; ils relisent ce texte avec joie.

On trouvera ici une limpide synthèse des idées du maître-philosophe sur l'humanisme moderne, anthropocentrique depuis la Renaissance, auquel doit se substituer l'humanisme intégral, celui de l'Incarnation. La dialectique de l'humanisme manqué a abouti aux trois totalitarismes, communiste, fasciste et national-socialiste, qui, en dépit de différences radicales, présentent des analogies profondes dans leur « opposition existentielle à la présence et à l'action du Christ au sein de l'histoire humaine » et constitue un Empire païen qui nie la primauté du spirituel et substitue à l'Évangile de l'amour la doctrine de la haine. On comprend alors la suprême condamnation par le Pape des régimes persécuteurs de la personne humaine et aussi la nécessité pour les démocraties « de reviser leur table des valeurs morales et de renouveler leur philosophie politique » pour faire vraiment pièce aux régimes totalitaires. Certes l'Église n'est inféodée à aucun régime temporel, mais « il s'agit de savoir si dans l'instant présent et les circonstances présentes de l'histoire humaine, les chances de la religion, de la conscience et de la civilisation ne coïncident pas avec celles de la liberté ». L'essentiel, c'est qu'une unanimité morale, obtenue par les voies de la liberté et de l'esprit, se réalise autour des valeurs spirituelles; là est le salut temporel des peuples.

Ceux qui veulent savoir sur quel terrain se livre la bataille pour la civilisation chrétienne s'éclaireront à la lueur tragique et vraie de ce *Crépuscule*.

Jacques COUSINEAU

André CHÉRADAME : *Défense de l'Amérique*. — Éditions Beauchemin, Montréal, 1941. 358 p., 21 cm.

SI QUELQU'UN a le droit d'écrire sur le pangermanisme, c'est M. C. Il étudie ce sujet depuis 1901 et, durant ces dernières quarante années, il a publié 19 volumes qui, de près ou de loin, s'y rapportent. Cela, sans compter d'innombrables articles dont quelques-uns furent supprimés par des censures intéressées. Son livre commande l'attention.

C'est un ouvrage technique. M. C. l'a divisé en 9 chapitres intitulés comme suit :

1. Les Américains peuvent se convaincre que les Allemands ne sont pas invincibles.
2. Le plan pangermanique.
3. La guerre totale allemande.
4. La victoire pangermaniste implique l'esclavage.
5. L'apport de Hitler à la réalisation du plan pangermaniste.
6. La responsabilité du peuple allemand.
7. Les certitudes que les Américains peuvent déduire pour leur défense des événements d'Europe.
8. Solution du problème du salut immédiat de l'Amérique.
9. Conditions de la sécurité définitive de l'Amérique.

Ainsi, les chapitres 2, 3 et 4 traitent du pangermanisme avant Hitler; les chapitres 5 et 6 étudient l'apport hitlérien au vieux mouvement. Les chapitres 1, 7, 8 et 9 sont adressés aux Américains; le premier est une introduction; les autres montrent comment le pangermanisme affecte l'existence même d'une Amérique libre et non réduite en esclavage.

Il est impossible d'attirer l'attention du lecteur, dans cette courte revue, sur les grands mérites de cet ouvrage encyclopédique. Limitons-nous à dire que l'ouvrage de M. C. doit être non seulement lu, mais étudié. Le témoignage qu'il contient est trop important pour être sommairement écarté.

Nous voudrions faire quelques réserves. M. C., c'est son droit, s'est placé sur le terrain technique: il étudie la technique militaire allemande, ses méthodes de propagande, les résultats auxquels elle arrive, les moyens de s'y opposer. Il y a dans la crise actuelle, qui est aussi une crise d'idées, des facteurs qui ne peuvent être écartés d'une étude adéquate:

1. Il eût été utile de relever combien l'œuvre de déchristianisation entreprise par la III^e République, œuvre voulue par l'Allemagne, a aidé l'Allemagne. M. C. exprime son indignation au sujet de la loi sur la presse du 29 juillet 1881. M. Gabriel Hanotaux, dont les sympathies alors allaient aux partis dits de gauche, la qualifia ainsi dans son Histoire monumentale de la III^e République: « La plus hardie de toutes les entreprises de tolérance sociale était inaugurée par une telle loi, où le parti républicain avait mis toute sa fidélité à lui-même, toute sa conscience, tout son optimisme et toute sa foi ». Ce parti républicain, l'année d'avant, avait expulsé les religieux; en juin 1881, il vota la loi scolaire qui chassa Dieu de l'école française. La déchristianisation du pays alla de pair avec la démoralisation de l'armée et de la marine. Après 1918, les vieux radicaux, flanqués des socialistes, n'eurent rien de plus pressé que de saboter l'union sacrée qui avait conduit à la victoire. Durant l'époque du Bloc national (1919-1924), toutes les mesures patriotiques du gouvernement furent attaquées par les partis de gauche, et l'on obligea les nationaux (presque tous des catholiques) à faire sans arrêt des professions de foi dans les « lois intangibles » afin que le gouvernement puisse montrer un peu d'énergie contre l'Allemagne. C'était, pour le Bloc national, une politique de suicide. On le vit au cours des élections de 1924. Depuis lors, le pacifisme, contre lequel M. C. s'élève avec raison (p. 184 ss.), a été surtout l'œuvre des partis de gauche, surtout du *Front populaire*, dont l'œuvre néfaste n'a pas été soulignée.

2. M. C. nous semble être trop indulgent vis-à-vis de la Russie soviétique. « Londres et Paris n'ont-ils pas refusé, de 1934 à mai 1939, l'accord militaire avec la Russie qui aurait pu empêcher la guerre, donc la chute de la France et le siège de l'Angleterre ? » (p. 168). La différence entre les Alliés et les Allemands a été que ces derniers consentirent à l'occupation de la Pologne et des pays baltes, ce que les Alliés ne pouvaient faire sans trahir la Pologne. « Le 22 juillet 1940, les États baltes, comprenant qu'ils n'avaient plus qu'à suivre Moscou, demandèrent leur incorporation dans l'Union soviétique » (p. 172). J'ai souligné ce membre de phrase qui ne répond point à la réalité. M. C. doute de l'orthodoxie stalinienne des communistes qui pullulèrent dans tous les pays du monde, surtout à partir de 1933. « Si les gouvernements intéressés faisaient des enquêtes bien conduites, ils découvrirait — ce qui expliquerait bien des choses — que la plupart de ces agents communistes sont de la nuance trotskiste et à la solde, non de Moscou, mais de Berlin ». (p. 36). Les statistiques publiées par le VII^e Congrès du Komintern (août 1935) démontrent précisément le contraire. En dehors de la Catalogne, où l'ancien secrétaire de Trotski, André Nin, les avait fortement organisés, les trotskistes n'avaient que très peu d'influence. Mais il est vrai que le Komintern travaillait déjà, indirectement, pour Berlin. Pour cette raison, les esprits clairvoyants, dès 1937, prévoyaient le rapprochement éventuel entre Stalin et Hitler.

J'aurais aimé faire quelques autres réserves de détail. — M. C. n'est-il pas sévère, par exemple, pour le maréchal Pétain? (p. 269 ss.). Il y a aussi, en Allemagne, d'importants éléments qui ne demandent pas mieux que de vivre en paix avec le reste du monde. Ils ont montré une résistance méritoire aux persécutions hitlériennes. Beaucoup de ces Allemands, (et tous ne sont pas israélites), sont aujourd'hui à l'étranger; s'ils luttent contre leur patrie, à l'heure actuelle, c'est qu'ils ne veulent pas de l'hitlérisme. Ces efforts méritoires doivent être encouragés.

Telles sont les réserves que nous avons cru devoir faire; le lecteur catholique en aura compris immédiatement le motif et la portée. Ceci posé, nous voudrions maintenant faire de ce livre l'éloge qu'il mérite, mettre en relief l'érudition monumentale de M. C., indiquer au moins que chaque chapitre est basé sur une documentation très abondante. Le metteur en page nous avertit, avec une sévérité draconienne, que nous nous sommes déjà étendu au-delà de toute limite. Limitons-nous donc à attirer tout

particulièrement l'attention sur les graves avertissements que M. C. adresse aux peuples du Nouveau Monde! C'est avec raison qu'il s'élève contre les trois causes des désastres de l'Europe: l'ignorance, la trahison, le pacifisme. Cette triple maladie a déjà causé d'affreux ravages de ce côté-ci de l'Atlantique. Les stalinistes et leurs *fellow-travellers* de toute nuance ont aidé à leur propagation. M. C. a raison de dire qu'il importe de songer très sérieusement à la « *Défense de l'Amérique* », car tout ce continent, aujourd'hui, est menacé.

Joseph LEDIT

Louis-Alexandre BÉLISLE: *Crédits et Recouvrements*.—Québec, Éditions Les Affaires, 1940. 230 p., 19 cm.

LE MÉCANISME PRATIQUE des crédits et des recouvrements, tel est bien le champ de son étude, que l'A. délimite avec soin dès l'avant-propos. D'accord avec les autorités en économie, il respecte la distinction réelle entre l'économiste et l'homme d'affaires. Aussi ne trouvera-t-on rien sur l'épineuse question théorique du crédit, dans ce manuel de pratique des affaires, qui résume probablement des cours donnés à l'École Supérieure de Commerce à Québec.

Le chapitre premier met en relief le rôle et la personnalité du Chef du Service des Crédits; l'A. y souligne bien la rigueur des normes qui dirigent son activité, mais il insiste surtout et avec raison sur ses qualités humaines de jugement, de prudence et de discernement. Vient ensuite la question des sources de renseignements et l'analyse d'un bilan; ici l'on trouvera résumé dans une trentaine de pages l'un des aspects les plus compliqués des affaires. Les chapitres quatre et cinq vaudraient d'être mis en brochure à l'usage des petits commerçants qui se lancent souvent sans les connaissances élémentaires d'économie. Le livre se termine par trois chapitres sur les procédés de recouvrement.

Sans s'attarder à quelques inexactitudes d'analyse que d'un point de vue théorique on pourrait peut-être lui reprocher, comme dans son bref exposé du cycle économique, il importe de souligner deux mérites propres à l'A.: celui d'avoir groupé les règles pratiques dans l'usage du crédit et surtout de susciter chez ses compatriotes le souci de la réussite en affaires; trop d'entre eux commencent une entreprise et ne savent pas la pousser à bout. Cet ouvrage qui pose la question apporte aussi la réponse; bien plus, il invite nos jeunes hommes d'affaires à s'orienter vers l'administration du crédit commercial. Si nos Écoles de Commerce nous fournissaient ces recrues, nous arriverions peut-être un jour à pouvoir risquer dans le commerce coopératif un crédit qui ne demande qu'à être utilisé.

Aussi ce directoire de M. B. rend à la fois un service d'ordre pratique et national.

Harvard

Émile BOUVIER

Robert RUMILLY: *Histoire de la Province de Québec. I.* Georges-Étienne Cartier. — Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940. 365 p., 20 cm., \$1.

PREMIER TOME d'un ouvrage qui en comptera quinze, couvrant la période confédérative, ces 350 pages sont d'une lecture intéressante. L'A. a le don de narrer; sa phrase est alerte, limpide, ici et là enjouée. Il fait revivre nos luttes et démêlés. Débats autour du projet de Confédération, grandes assemblées électorales et défaites retentissantes; procès sur le tombeau de Guibord; *scandales* et querelles qui renversent les gouvernements; spoliation des Métis, mise hors la loi des écoles catholiques du Nouveau-Brunswick; faillite du premier *parti national*; imbroglio gallican et ultramontain; et aussi l'authentique épopée des zouaves pontificaux. Tout ceci entrecoupé de pages sommaires sur l'état économique et intellectuel de la Province.

C'est une bande cinématographique où sont déroulées, pour l'amusement du public moyen, les scènes piquantes des jeux de la politique et des querelles du temps. Cette facilité pittoresque ne trahirait-elle pas les réalités plus profondes de notre histoire? Sans dénier l'importance et l'intérêt, très inégaux d'ailleurs, de ces luttes qui remplissent les quatre cinquièmes du volume, il nous paraît qu'y faire tenir l'histoire d'un peuple constitue un procédé un peu lesté. Aussi bien, n'est-ce pas trop dire que d'intituler cette gerbe de récits: Histoire? L'A. s'est fait simplement l'historiographe des partis politiques; plutôt qu'une histoire, c'est une chronique qu'il nous donne.

Pour ne guère scruter la vie réelle de notre peuple, le récit ne s'abstiendrait-il pas de toute espèce de jugements? La façon d'y exposer les différends politico-religieux semble impliquer des attitudes qui ne sont pas toujours justes, comme à propos du *catholicisme politique* du groupe *ultramontain* ou du mandement collectif des évêques de 1875. L'A. est sympathique aux Canadiens français, nous lui en savons gré; mais cette sympathie ne s'étendrait-elle pas à leur fidélité catholique, franche et intégrale?

Trop hâtive, cette rédaction d'ensemble a cependant le mérite de faire connaître au grand nombre des faits épars dans les vieux journaux et dans des ouvrages savants ou vieilliss. L'A. n'a dégagé qu'un aspect de notre histoire, et souvent le moins essentiel. Il faudrait alors un titre moins équivoque.

Immaculée-Conception

Charles DUBÉ

Richard ARÈS, S.J.: *Dossier sur le Pacte fédératif* Collection Frangipani, No 14.—Montréal, Éditions de l'Entr'aide, 1855, rue Rachel Est, 1941. 100 p., 21 cm., \$0.50.

UNE DOCUMENTATION sur la Confédération canadienne vient de nous arriver. C'est une étude en forme de discussion sur la Constitution. Loi ou contrat? Question d'importance, puisque dans le premier cas il suffira pour l'amender d'un acte du gouvernement central, et que dans l'autre il y faudra l'assentiment des provinces.

Le P. A. met les thèses en présence. Les fédéralistes d'abord apportent leurs arguments d'histoire, de tradition, de philosophie et de droit. Les provincialistes répondent et établissent leur position: il s'agit d'un pacte entre provinces, entre deux nationalités; les témoignages s'accumulent. Puis la réplique est fournie par les premiers. Enfin le P. A. appuie les seconds par une preuve juridique et des faits.

M. l'abbé Groulx y voit « l'étude la plus fouillée que l'on ait encore publiée sur certains aspects de la constitution canadienne ». L'échange de vues vivement mené maintient l'intérêt au cours des passages les plus austères. Le travail a certes l'allure d'un plaidoyer et diminue parfois la vigueur de la thèse adverse. On regrette qu'à travers les citations accumulées les données du problème et la portée des arguments soient ici et là estompées.

Ce dossier, substantiel, clair et bien composé, rendra de précieux services à la jeunesse étudiante, aux professeurs, à tous ceux que préoccupe le problème national.

Immaculée-Conception

Wilfrid GARIÉPY

NOTE

Nous remercions nos lecteurs de la magnifique propagande qu'ils font à la revue; c'est la meilleure preuve, pour la rédaction, qu'elle leur plaît. On voudra bien prendre note de l'indication suivante. L'abonnement commence en janvier, avril, juillet et octobre. A moins d'avis contraire de sa part, le nouvel abonné reçoit les numéros parus du trimestre en cours.

Les Éditions Beauchemin

présentent

La Croix païenne, par Joseph Léolot.....	\$1.00
Défense de l'Amérique, par André Chéradame.....	\$1.50
La prière chantée, nouveau recueil de chants.....	\$1.50
Morale médicale, par le R. P. Larochelle, O.M.I.....	\$1.50
Au service du Maître, par le R. P. Adrien Malo.....	\$1.00
Maux présents et Foi chrétienne, par le R. P. Simard, O.M.I.....	\$1.00
Hitler m'a dit..., par Hermann Rauschnig.....	\$1.25

— En vente partout —

NOUVELLES ÉDITIONS

LA THÉOLOGIE DE L'ACTION CATHOLIQUE, par l'abbé Roland Fournier, P.S.S., professeur au Grand Séminaire de Montréal. Un vol. in-8, 192 pages, \$1.00.

LES EXIGENCES PRATIQUES DU SURNATUREL, par le Père Adrien Malo, franciscain. Un vol. in-12, 320 pages, \$1.00.

En moins d'une année, l'ouvrage a atteint le 6e mille. Cette dernière édition présente un texte totalement français: pour l'avantage des laïques, les nombreux textes latins des éditions précédentes ont été traduits.

GRANGER FRÈRES, Limitée

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

LA 2171

La question nationale au Canada français
est d'abord une question économique !

Lisez donc

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE

La seule revue du genre publiée en langue française en Amérique.

Elle vous tiendra au courant des principes et des faits économiques indispensables à la compréhension de nos problèmes.

La livraison de février contient :

- des articles sur le milieu, la pêche à Terre-Neuve, la quincaillerie en gros, par Edouard Montpetit, Gérard Gardner et Roland Codère;
- des commentaires sur la politique économique du gouvernement fédéral, le prix du beurre, la législation fédérale sur les loyers, les relations entre patrons et ouvriers, les statistiques vitales de 1938;
- une revue des revues touchant aux sujets suivants : la nécessité du capital dans les coopératives, les feux de forêt, la question du profit;
- des analyses de nombreux ouvrages historiques, géographiques, économiques et sociaux;
- un catalogue bibliographique précieux pour quiconque s'occupe d'économie, de sociologie, de commerce, de finance, d'industrie, d'agriculture, de géographie, etc.

On s'abonne à

L'École des Hautes Études Commerciales

535, avenue Viger

Abonnement : \$3

En vente dans les librairies : l'exemplaire : 35 cents

Les Encycliques Rerum Novarum et Quadragesimo Anno

Pour célébrer leur anniversaire

Mieux connaître les encycliques sociales pour les mieux vivre, c'est encore le meilleur moyen de célébrer leur anniversaire. Tout catholique devrait lire et relire le texte même de ces deux importants documents, puis les commentaires qu'en ont donnés des sociologues de chez nous, soucieux d'appliquer l'enseignement pontifical à notre propre situation.

Nous offrons aux lecteurs de RELATIONS les publications suivantes :

Rerum Novarum (texte) 32 pages..... 15 sous

Quadragesimo Anno (texte) 64 pages..... 25 sous

La Charte des Travailleurs (R. P. Archambault, S.J.) 16 pages, grand format, 12 illustrations avec couverture en couleurs 5 sous

La restauration de l'ordre social d'après les encycliques Rerum Novarum et Quadragesimo Anno (R. P. Archambault, S.J.) 126 pages..... 25 sous

L'Encyclique Quadragesimo Anno, analyse et commentaires (Mgr Philippe Perrier) 32 pages..... 15 sous

Première Semaine sociale du Canada, Montréal, 1920, Rerum Novarum, 216 pages..... 1.50 (1.65 franco)

Onzième Semaine sociale du Canada, Montréal, 1932, Quadragesimo Anno, 393 pages..... 1.50 (1.65 franco)

Les sept publications franco : \$3.00

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE - - - MONTRÉAL

COMPAGNIE D'ASSURANCE
SUR LA VIE

La Saubegarde

Siège Social
Montréal

Contrats-vie sous toutes les formes — protection
familiale — invalidité — double indemnité — pen-
sions avec ou sans assurance — double protection
— prime unique — rentes viagères, etc.

*Avec les compliments
de la maison*

MONGEAU & ROBERT
CIE LTÉE

Charbon — Huile à chauffage

1600 est, rue Marie-Anne - - Montréal



ATTENTION AUX DÉTAILS

Aucun détail dans la confection des vêtements
FASHION-CRAFT n'est trop petit pour mériter la
plus grande attention.

Une coupe parfaite et un matériel choisi jouent
un rôle dominant dans la fabrication des vête-
ments **FASHION-CRAFT**, c'est pour cette raison
que les gens bien mis adoptent les vêtements
FASHION-CRAFT.

Quartiers généraux pour vêtements
FASHION-CRAFT

Lechasseur, limitée

974 Ste-Catherine O. 281 Ste-Catherine E.
276 St-Jacques

Achète BIEN
qui achète
chez

Dupuis Frères
LIMITÉE

Nous vous invitons
à venir vérifier le
bien-fondé de cette
devise lorsque vous
aurez des achats
à faire.